

# Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE  
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10\*)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER  
123, Rue Montmartre, PARIS (2\*)

## ABONNEMENTS

FRANCE	ETRANGER
Un an... 80 fr.	Trois mois. 28 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois. 20 fr.	Un an... 112 fr.
Chèque postal Lente 656-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## Crise de gouvernement ou crise de régime

Décidément, cette législature s'ouvre sous de singuliers auspices.

Tout semble bouleversé. L'ordre politique chancelle sur ses bases, ouvrant ainsi une des plus grandes crises de l'histoire politique de ce pays.

S'agit-il d'une crise gouvernementale, ou, au contraire, d'une crise de régime ? Comment cette crise, quel qu'en soit le caractère, sera-t-elle résolue ? Quelles en seront les conséquences ?

Autant de questions qui se posent, en ce moment, à l'esprit de tous.

Pour ma part, je suis bien près de croire qu'il s'agit, d'une crise de régime, de régime que d'une crise de gouvernement.

Si je n'attache qu'une médiocre importance à la composition du Cabinet de gauche, — si Cabinet de gauche il y a enfin, — la façon dont Millerand se cramponne, s'accroche, me paraît, elle, devoir retenir l'attention.

Contre toute son attente, le Bloc National vient d'être écarté aux élections. Malgré les millions dépensés, la Ligue des Intérêts Economiques — dont fait partie, en première ligne, le Comité des Forges et des Houillères de France — se voit privée de ses meilleurs serviteurs. Pour conserver la direction politique du pays, pour conduire son action extérieure, pour mener à bien ses opérations actuellement en cours avec le grand capitalisme allemand, l'industrie lourde française doit, pour un temps encore assez long, avoir encore ses hommes au pouvoir.

Millerand a toute sa confiance ; Maginot est un homme sûr qui ne cache pas ses desseins. L'un est à la présidence de la République, et l'autre, à la rue Saint-Dominique, et il est maître de l'armée.

Ces deux hommes de réaction, au service du grand capitalisme, n'acceptent pas leur défaite. Ils prétendent demeurer, dussent-ils, pour cela, piétiner la Constitution, dont ils se moquent comme de leur première conviction, et tenir pour nulle la consultation populaire. Ce serait d'ailleurs un excellent moyen pour démontrer la valeur du bulletin de vote.

Depuis quatre ans, Millerand gouverne et s'essaye à régner. Il est de ceux qui sentent, aujourd'hui plus que jamais, que ce pays approche de la fin du régime parlementaire, que la démocratie arrive à son stade définitif. La dictature le tente, et les vrais maîtres de l'heure la souhaitent, l'appellent, la désirent. Ils ont eu peur, vraiment peur, lorsque le prolétariat italien a pris possession des usines. Ils ne furent quelque peu rassurés que par l'arrivée de Mussolini au pouvoir ; ils ne seront réellement tranquillisés qu'après avoir réalisé eux-mêmes cette dictature qui a sauvé, pour un temps qu'ils croient très long, le capitalisme italien. Ils ont, pour cela, mis sur Millerand et sur Maginot. Daudet est de tout cœur avec eux et les aidera de toutes ses forces. L'amitié de ces personnages n'est un mystère pour quiconque s'intéresse à ces choses.

De deux choses l'une : Ou ces hommes resteront au pouvoir et le grand capitalisme pourra, avec chances de succès, tenter de réaliser tout le programme qu'il s'est donné, ou, au contraire, ces hommes quitteront le premier plan, le gouvernement, et celui-ci sera placé entre les mains des démocrates que le capitalisme juge — bien à tort, sans doute, — hostiles à ses desseins qui deviennent ainsi irréalisables. Raisonnant ainsi dans l'absolu, la grande industrie, la haute finance, estiment qu'elles jouent en ce moment leur « va-tout ». La résistance de Millerand n'a pas d'autres raisons, elle n'est pas inspirée par d'autres mobiles. C'est la dernière carte politique de ce régime.

Jusqu'où ira cette résistance ? L'occupant de l'Elysée cédera-t-il devant la volonté des Chambres qui lui semble nettement défavorable ? Passera-t-il, au contraire, à l'offensive, en dissolvant la Chambre ? Installera-t-il purement et simplement un ministère de son choix, dont Maginot assurerait la direction et qui s'appuierait sur le sabre de Mangin, par exemple ?

Les jours qui suivent nous l'apprendront sous peu.

En tout état de cause, il convient que le prolétariat de ce pays soit prêt à jouer son rôle, dont l'importance peut être décisive.

Si la composition d'un ministère n'a, pour la classe ouvrière, qu'un intérêt extrêmement relatif ; si la personnalité

du président de la République ne l'intéresse guère en temps ordinaire, la situation qui se présente actuellement mérite de retenir, à plus d'un titre, son attention.

En face d'un coup d'Etat, de la déclaration de l'état de siège, le prolétariat doit savoir qu'il n'a rien à attendre de personne et, en particulier, des piétons politiques démocrates que Millerand manœuvre comme des enfants, à son gré, à sa guise.

Et puis, le rôle de la classe ouvrière n'est point de sauver ce régime, de prêter assistance à ces hommes qui furent assez sots pour risquer la partie sans la jouer, à ces hommes qui déclarent, avant de tenir le pouvoir, qu'ils n'annuleront ni les insoumis, ni les déserteurs du temps de paix, à ces hommes qui seront demain, si la chance leur sourit, des gouvernants qui ne se différencieront pas de leurs amis.

Toutes ces considérations d'ordre pratique commandent à la classe ouvrière de tenter de tirer parti de la situation anormale qui risque de se produire. Ce sera, pour elle, une occasion inespérée de se diriger vers ses buts propres et, peut-être, de les atteindre.

Nul ne peut nier que l'occasion serait particulièrement favorable. Un conflit qui met aux prises les deux parties du capitalisme, présente en effet, pour la classe ouvrière, le maximum de chances de succès. Il s'agit de saisir l'occasion, si elle se présente, et de ne se préoccuper que d'atteindre nos propres buts, nos propres objectifs.

J'ose croire que les organismes responsables de la classe ouvrière, quels que soient leurs sentiments particuliers, suivent avec attention, heure par heure, le développement de la crise, et que, le cas échéant, ils sauront indiquer, en temps utile, la conduite à tenir.

S'ils ne le faisaient pas, si, par incompréhension ou mauvaise volonté ils ne cherchaient pas à utiliser les événements, ils seraient responsables de l'esclavage accentué du prolétariat de ce pays.

En tous les cas, soyons prêts, nous ! Sachons bien qu'à aucun prix nous ne devons laisser le fascisme, sa dictature, s'implanter en France. Soyons prêts à lutter contre les troupes de la Ligue Civique de Balfourier, de l'Union des Combattants de Maginot.

Qu'on réfléchisse bien aux conséquences possibles de cette crise qui, à mon point de vue, est bien plus une crise de régime, qu'une crise de gouvernement.

Vainqueur, le prolétariat verra s'ouvrir devant lui les voies de l'avenir. Vaincu, il connaîtra l'esclavage intensifié des prolétariats italien, espagnol et allemand.

Il tient sans doute son sort entre ses mains. Qu'il sache en décider, si l'occasion lui en est donnée.

Pierre BESNARD.

## CHEZ LES FAISEURS DE LOIS

### Le Bloc des gauches triomphe aussi à la Chambre

La Chambre des Députés a nommé hier ses cadres, ou si vous préférez, ses bureaux.

Les élections ont commencé à 14 h. 10 et ont pris fin à 18 h. 35.

Parmi les scrutateurs nommés pour relever les résultats des votes, le hasard voulut que les noms de MM. Painlevé et Maginot — les deux candidats à la Présidence de la Chambre — sortissent des urnes.

M. Painlevé a été élu par 296 voix contre 209 à M. Maginot, et 25 à M. Marly.

On dit que Painlevé a été porté à ce fauteuil présidentiel pour être ensuite plus facilement hissé à la place de Millerand qui ne peut tarder à être vacante.

Justin Godard, Jacques-Louis Dumesnil (deux radicaux-socialistes), Alexandre Varenne (socialiste), Raynaldy (républicain de gauche), ont été élus sans concurrents à la vice-présidence de la Chambre.

### Painlevé remplace Pinard et prononce un quelconque discours

Le professeur Pinard déclare la Chambre constituée, et quitte son provisoire fauteuil après avoir invité M. Painlevé à y prendre place.

Ce que celui-ci s'empresse de faire.

Et tout de suite il place son discours. Il commence par dire qu'il sera un président impartial... et fonce sans tarder sur ce qui reste du Bloc National.

Voyons quelques extraits de son discours :

Cette impartialité lui sera d'autant plus facile qu'il est assez ferme républicain pour respecter toutes les convictions, fussent-elles les plus opposées à la sienne.

Espérons en ce cas — mais n'y comp-



tons pas trop — que les anarchistes pourrions sans crainte d'emprisonnement se livrer à leur propagande.

Il ne s'agit pas, comme l'insinuent certaines inquiétudes, de sacrifier à des illusions ou à des utopies les légitimes revendications de la France. Il n'est point de justice sans réparation des injustices, et la République qui, après un demi-siècle, a restitué dans son intégrité la France mutilée qui lui avait léguée le passé, ne saurait être suspecte d'aveuglement ou de faiblesse.

(Voir la suite en 2<sup>e</sup> page)

## LE FAIT DU JOUR

### Et c'est un savant !

Voici donc M. Paul Painlevé président de la Chambre, en attendant sans doute que Millerand lâche l'Elysée...

En lisant le discours de cet homme d'Etat, et en nous remémorant les faits de sa vie — immédiatement une pensée nous vint à l'esprit : « Et dire que c'est un savant ! »

Discours banal, phraséologie lerne, vague brouet social, sans hardiesse, sans élan.

Vie de politicien à la remorque des événements.

Cependant les agences nous rappellent que « les mesures qu'il a préconisées et fait adopter concernent la concentration de la flotte dans la Méditerranée, l'artillerie navale, la loi de recrutement de l'armée de mer, le programme naval et les poudres. »

D'ailleurs, ajoutent-elles, M. Painlevé s'est toujours préoccupé des questions militaires. Véritable prophète, il avait préconisé bien avant la guerre l'industrialisation de tous les services de l'armée, le perfectionnement de l'outillage et de l'armement, le développement rationnel des unités techniques, la mise au point de notre système de fortifications, l'utilisation massive des réserves, la création de l'artillerie lourde. Il fut l'un des principaux artisans de l'incorporation militaire à vingt ans.

Car M. Painlevé est un savant, un de ces « savants bourgeois », comme son confrère M. Richet, que certains de nos camarades, dans leur respect de la Science, préfèrent au « réveur » Tolstoï...

Nous ne sommes pas de ceux qui nient les bienfaits de la Science pour l'individu et, de tous, les premiers, nous disons que les problèmes moraux se simplifient singulièrement avec le perfectionnement des conditions matérielles de vie. Plus on a de bien-être et plus on a la possibilité de vouloir et de trouver sa liberté.

Nous ne discuterons pas là-dessus. L'être humain « peut » tout gagner aux conquêtes de son génie sur la Nature ; il « peut » trouver son bonheur grâce aux recherches et aux lois qui ordonnent les faits par rapport à son maximum de sécurité et de jouissance. La Science peut être l'amie de l'individu.

Hélas ! dans les temps que nous vivons, l'homme ne découvre pas souvent la figure d'amour de la Science.

Tous les efforts du XIX<sup>e</sup> siècle en chimie, en mécanique, en électricité, ont abouti à la monstrueuse application des découvertes pour le plus barbare des massacres. La guerre de 1914-1918 fut comme la floraison « utilitaire » de plus de cent ans de recherches désintéressées et généreuses. Et pas un savant, parmi les célèbres et les officiels, osa protester contre cette mise en chantier de Mort de l'œuvre scientifique.

Bien plus, l'un d'eux, le plus brillant d'entre eux, Paul Painlevé devint ministre des « inventions intéressantes à la Défense Nationale ». Pendant quatorze mois, il « poursuivait un puissant effort d'adaptation, à la guerre, des méthodes et découvertes scientifiques ».

Le 20 mars 1917, le savant Painlevé devint ministre de la guerre. Il symbolisa atrocement la Science prostituée à l'Assassinat collectif.

Aujourd'hui il est le héros du Cartel des Gauches, le triomphateur... Cette aurore ne nous dit rien qui vaille.

Ah ! comme nous préférons à tant de cruelles réalités qui sont le fait du savant Painlevé, les fécondes idées du « réveur » Tolstoï !

## COMITÉ DE DEFENSE SOCIALE

### Supprimez Cayenne et les ateliers de travaux publics

Puisqu'un journaliste d'un grand quotidien, M. Albert Londres, a révélé à l'opinion publique les misères et les atrocités de Cayenne et des bagnes militaires, à la suite d'enquêtes faites sur place, on est en droit d'espérer que les lecteurs de ce journal, mal, que les gouvernants sont renseignés efficacement et que les uns et les autres ont compris que cet état de choses doit cesser au plus tôt.

Est-ce à dire que M. Albert Londres a tout dit sur Cayenne et sur Biribi ? Non ! Des volumes n'y suffiraient pas. Si le public sait aujourd'hui que des dizaines de milliers de forçats sont morts pour édifier une route dont on ne verra jamais la fin, s'il connaît la vie affreuse des transportés, des relégués, il ignore encore comment, pour quelles fins, au bénéfice de qui est organisé le travail auquel sont astreints les détenus des « Travaux ».

La préface de M. Albert Londres sur « Biribi » suffit à nous expliquer le sens de sa campagne. En voulant défendre le fameux livre 57 qui a trait au règlement des pénitenciers, il a bien été obligé d'effleurer « la vie à Biribi », mais il n'a point été au fond du problème.

Que veut, en effet, le livre 57 ? Tenir le relèvement du condamné par le Travail. Quelles méthodes doivent être employées pour obtenir ce résultat ? De quelle façon ce travail sera-t-il compris, effectué ? Le livre 57 se garde bien d'en parler. Toutes les exactions peuvent donc se donner libre cours, tous les forfaits peuvent s'accomplir, toutes les concussions peuvent y fleurir. Le livre 57 est muet. On peut exiger du condamné à une tâche impossible, le faire mourir à cette tâche, le livre 57 ne l'interdit pas. On peut s'imaginer le parti que peuvent tirer d'une telle arme les sous-officiers, les officiers, les commandants des pénitenciers.

Aux mines de fer de Rouina (Algérie), par exemple, la tâche d'un homme était fixée à 8 wagons par jour. Il ne s'agissait pas seulement de les charger, mais il fal-

lait extraire le contenu, forer, piocher, cribler, débiter, rouler et décharger. Cette tâche surhumaine ne suffisait pas cependant aux entrepreneurs. Ceux-ci poussaient à la charge. Le détenu touchait 0 fr. 10 par wagon supplémentaire et les chaouchs la forte prime. Une équipe de 4 hommes qui devrait normalement fournir 32 wagons par jour était souvent astreinte à en livrer 60 ou 70. C'est ce qu'on appelait là-bas le « Sweating-system ».

Un détenu défait-il, immédiatement, un sous-officier veut le faire travailler de force. Si, exténué, il ne peut décemment pas, ce sont les 29 jours de cellule, avec une gamelle tous les 4 jours qui l'attendent. Heureux encore si la gamelle n'est pas rendue immangeable par le sous-officier qui souvent y jette une poignée de sel ou y dépose son urine.

Voilà de quelle façon sont exploitées, de nombreuses mines de fer d'Algérie, comment sont construites les routes du Sud-Algérie et du Maroc.

Le détenu fournit la main-d'œuvre à vil prix, les gardiens touchent la journée et l'entrepreneur facture le prix fort à l'Etat. On comprend que ces entrepreneurs, tous hautement recommandés et placés, bien en cour dans les ministères, craignant la concurrence, tiennent à conserver cette main-d'œuvre aussi peu coûteuse et fassent tous leurs efforts pour qu'elle soit nombreuse.

Ces scandales ont assez duré. Ce martyre, cette exploitation abominable, cet esclavage doivent prendre fin.

Le gouvernement qui arrive au pouvoir a son devoir tout tracé.

Il doit supprimer les ateliers de Travaux publics, supprimer Cayenne, mettre fin à cette chose odieuse : le « doublage », la rélegation. Ce n'est pas en commettant d'innombrables crimes que l'on supprimera le crime. On en nous débarrassera de toutes ces hontes. Elles n'ont que trop duré.

Le Comité de Défense Sociale.

## Les véritables voies de la Révolution sociale

par A. ARCHINOFF

Les conditions de la lutte du travail contre le capital sont loin d'être partout les mêmes. Elles varient selon le degré de développement du capitalisme, l'état de l'organisation des classes bourgeoises, l'expérience révolutionnaire des ouvriers et des paysans, leur passé historique, etc. Ces variations peuvent et doivent apporter certaines différences dans les moyens employés par les travailleurs au cours de leur lutte contre le capital. Mais quant au fond essentiel de la lutte, sur ce point les travailleurs de tous les pays doivent être unis. Ils ont tous devant eux le même but : celui de renverser la société bourgeoise et capitaliste afin d'établir à sa place la société des égaux, fondée sur les principes de la liberté, de l'auto-gouvernement des producteurs. Et partout de même ce but ne saurait être atteint autrement que par les efforts révolutionnaires des travailleurs, guidés par leur esprit et leur volonté de classe. Telle est la route du prolétariat vers son émancipation. Il n'en existe pas d'autre.

Cependant les partis politiques cherchent à substituer à cet esprit et à cette volonté aux actions de classe, prétendant que ceci justifierait la condition nécessaire du véritable mouvement des travailleurs vers la liberté ce qui est, bien entendu, un non-sens, un sophisme de politiciens. L'histoire du travail opprimé et asservi connaît plus d'un exemple de sophismes pareils qui malheureusement séduisaient et égaraient trop souvent le prolétariat contribuant ainsi lui-même à retarder l'échéance de la libération sociale.

L'esprit et la volonté de classe des travailleurs sont un esprit et une volonté qui avaient pris naissance dans leur propre milieu, dans l'ambiance immédiate de la vie sociale et des revers imposés aux travailleurs, et qui continuent de vivre et de se développer parmi eux sur les mêmes bases qui les avaient engendrés. Quant aux actions de classe des travailleurs, elles ne seront en réalité que lorsqu'elles primeront leur volonté dirigée par leurs exigences véritables. Telle est la vérité vitale, élaborée par le monde du travail au cours de sa lutte séculaire. Toute déviation de ce droit chemin serait un crime envers l'humanité laborieuse.

Nul ne peut savoir quel laps de temps sépare les classes ouvrières des divers pays du choc décisif avec le capital. Il importe cependant d'y être préparé à chaque moment. A ce point de vue la vie elle-même a imposé des tâches concrètes, d'une urgence et d'une responsabilité extrêmes, à l'anarchisme et au syndicalisme révolutionnaire. C'est à eux qu'appartient d'organiser les vastes masses laborieuses

conformément aux principes de la production et de la Révolution. C'est à eux qu'il appartient de proférer les mots d'ordre de la révolution sociale des travailleurs qui est en marche. C'est à eux que revient l'honneur d'être les tirailleurs, l'avant-garde dans cette révolution des masses. Et ce sont encore eux qui devront établir un programme concret et net pour l'action des travailleurs au moment où cette Révolution arrivera vraiment — un programme qui parlera un langage franc aux travailleurs et dira à chacun quelles seront ses tâches dans cette Révolution qui le touche de si près.

Nous allons énoncer dans le présent article les traits généraux des buts positifs que les masses laborieuses auront à remplir durant la première période de la révolution sociale afin de la mener à bonne fin.

Une révolution des travailleurs des villes et des campagnes ne saurait être que la révolution sociale. Toute autre révolution serait inutile aux travailleurs et ne ferait que profiter à la bourgeoisie ou bien, comme nous venons de le voir en Russie, au groupe intermédiaire de la démocratie socialiste.

La révolution sociale implique l'émancipation complète de l'asservissement politique et social des travailleurs et la remise entre leurs mains de tous les instruments de la production et de la répartition afin de créer une économie et une fraternelle des classes ouvrières.

La première mesure révolutionnaire qu'adoptera le prolétariat victorieux des villes et des villages sera justement d'assurer la possession de tous les organes de la production entre les mains des travailleurs et l'adaptation de ces organes aux besoins des classes laborieuses des cités et de la campagne. Ceci est la condition essentielle et primant tout de l'affermissement et du développement de la révolution.

« Mais comment faire pour organiser la production, quand la contre-révolution écume de tous côtés, quand on n'a ni une armée pour la combattre, ni un centre politique pour coordonner toutes les actions du peuple révolutionnaire et les guider ? Bref, comment peut-on affirmer et développer les positions de la révolution sans avoir un Etat ouvrier disposant des forces politiques, militaires et administratives nécessaires ? »

Est-ce que chaque syndicat ouvrier aura sa propre organisation de ravitaillement, sa propre armée, etc. ? » (Argumentation de G. Zinovieff citée dans son rapport au II<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale communiste et au II<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale communiste, livraison 13.)



Toutes ces questions ne tendent qu'à un seul but — faire embourber la cause vive de la révolution des travailleurs, et démontrent clairement qu'un politicien n'est jamais rien autre qu'un politicien, infiniment étranger à l'essence de la révolution sociale.

Le fond de la révolution sociale est formé par son côté positif et créatif. Le côté militaire combatif et destructif est son côté négatif. Il est vrai que la révolution ne saurait débiter que par ce côté destructif. Elle sera obligée de déblayer le chemin pour la réalisation de ses buts fondamentaux et positifs; il serait impossible de procéder à l'érection d'une vie nouvelle avant d'avoir anéanti un ennemi aussi dangereux et aussi irréconciliable que l'est l'Etat avec ses organes. C'est justement ce dont s'occupent les premiers lieux les organisations révolutionnaires des travailleurs, ouvriers et paysans, et leurs armées révolutionnaires. Et ce ne sera que ceci fait que pourra commencer l'œuvre essentielle de la révolution sociale — l'établissement d'une vie libre et indépendante des travailleurs.

Tout dépendra, donc, de ce qui formera à ce moment l'objet principal de la pensée et de l'attention des masses. Nous ne saurions assez insister sur ce point, que si les forces de la révolution venaient à être concentrées du côté politique et administratif de la question, elles finiraient par créer un système étatique qui étoufferait tous les germes positifs de la révolution, subordonnerait toutes ses forces et se contenterait de vivre pour lui-même. L'histoire de la révolution russe en offre un exemple frappant.

Il est de toute évidence que les buts positifs de la révolution russe ont été manqués justement parce que les principes étiatiques y furent introduits. En pleine révolution, les bolcheviques ont créé un système étatique. Cependant, ce ne sont pas eux qui ont dirigé ce système, c'est le système qui les a emportés; et ce n'est pas ce système qui a été mis au service de la révolution, mais au contraire — la révolution fut soumise au système créé à son intention.

Le système de l'étatisme est caractérisé par un trait saillant: s'il parvient à s'emparer d'une position tant soit peu convenable, il ne l'abandonnera jamais de bon gré, il fera tout son possible pour s'y maintenir; il s'y cramponnera jusqu'à la dernière extrémité, il cherchera à se répandre, à s'étendre et à soumettre à son influence tous les aspects de la vie. C'est ce que nous voyons dans la révolution russe. Le même péril menace les syndicalistes qui, comme Monmousseau et certains anarcho-syndicalistes russes, ne peuvent se décider à abandonner l'idée d'une période politique transitoire et se préoccupent de la construction d'un nouveau système politique correspondant aux changements imminents dans les conditions de la production. Ce système qui paraît à ses débuts modeste et rien que provisoire, devra inévitablement s'élargir, chercher à embrasser et à soumettre à son autorité tous les coins de la vie, et finira par étouffer les germes positifs de la révolution, par se contenter de lui-même, par exister pour lui-même, ni plus ni moins que le système étiatique.

Cependant le sens de l'anarchisme et du syndicalisme révolutionnaire réside justement en ceci qu'ils sont basés en premier lieu sur le côté positif et créateur de la révolution.

Ce côté comprend quatre buts cardinaux, et de la solution juste de ces problèmes dépend tout le succès de la révolution. Ce sont:

1. L'escompte, l'organisation et l'emploi raisonnable de toutes les forces appartenant à la révolution sociale.
2. La question agraire.
3. La question industrielle (l'industrie et les transports).
4. La question du ravitaillement.

La question essentielle de la révolution sociale, surtout dans les pays où l'industrie a atteint un degré élevé de développement, consiste en l'organisation d'une production unifiée et basée sur les principes du self-gouvernement. Ce problème ne peut être résolu d'une façon satisfaisante que si la question plus générale du ravitaillement l'est de même. Cette dernière de son côté ne peut trouver de solution adéquate sans celle de la question agraire et de la question touchant l'organisation et l'application de toutes les forces révolutionnaires.

Dès ses premiers jours la révolution sociale se développera sous les auspices de deux conditions lui garantissant un succès complet: le puissant élan révolutionnaire des travailleurs et la possibilité d'user librement et entièrement pour les besoins de la cause des ressources matérielles innombrables du pays.

L'organisation de la production ouvrière était parfaitement possible même en Russie. Elle sera donc d'autant plus possible dans ces pays où l'industrie est parvenue à un degré élevé de développement, où les prolétaires sont depuis longtemps unis en de vastes syndicats et bien plus riches en connaissances techniques. La question se pose seulement de savoir, comment faire pour commettre le moins d'erreurs possibles, par quoi commencer? Il est évident que l'ouvrier des villes à lui seul ne pourra pas exécuter la vaste entreprise, qu'il devra avoir recours aux autres éléments des masses laborieuses pour se fournir en vivres et en matières premières, pour opposer une résistance armée à la bourgeoisie qui l'attaquera ou se défendra, etc. C'est ici qu'apparaît toute l'importance de l'organisation et de l'application adéquate des forces de la révolution.

Il y a des personnes qui s'imaginent détenir le monopole de la révolution sociale. Elles n'admettent aucune idée indépendante, aucune tentative de critique, ne considèrent comme vérité que ce qui émane d'elles, et déclarent faux et préjudiciable tout ce qui vit et se développe en dehors. Dans le domaine de la politique et de la révolution elles exigent la soumission sans réserves de tous ceux qui se permettent de penser d'une façon divergente, ou bien elles les mettent au ban et les combattent avec des armes. S'il leur arrive d'occuper une situation dominante, de représenter le parti politique régnant, elles sont infiniment nuisibles à la cause de la révolution en déchirant et en émiettant l'organisme vit. Dans la révolution russe c'est aux bolcheviques qu'est échu ce triste rôle de meurtriers. Ils ont anéanti toutes les organisations révolutionnaires existantes, tué tous les courants de la pensée révolutionnaire qui n'étaient pas d'accord avec eux, a renversé de fond en comble tous les syndicats ouvriers et déclaré en dehors de la révolution toute la population paysanne qui forme en Russie 80 % des habitants en général et 90 % des travailleurs.

« Nous ne promettons aucune liberté et aucune démocratie, nous disons seulement au paysan qu'il a à choisir entre nous, qu'il veut bien lui faire des concessions réellement possibles pour conserver le pouvoir et amener ensuite les masses au socialisme, et la guerre civile ouverte. » (Thèses proliées par Lénine au III<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale Communiste, 5 juillet 1921; citation d'après les quotidiens « Pravda » et « Izvestiya »).

Donc — ou nous, ou la guerre à tous ceux qui ne voudront pas se soumettre à notre pouvoir, quand même ils seraient 99 % — voilà la devise des représentants du socialisme étatique qui cache en réalité l'ancien culte du césarisme derrière sa façade.

L'anarchisme et le syndicalisme révolutionnaire qui aspirent à une révolution sociale et non à une révolution de partis politiques, à la dernière révolution de tous les travailleurs, n'admettront point que les forces vives de la révolution soient traitées avec cette désinvolture criminelle et funeste. Ils témoigneront des plus grands égards pour la moindre parcelle de ces forces et chercheront à les incorporer à la cause commune, à les faire servir au triomphe de la révolution.

Nous considérons tout le prolétariat des villes et toute la population paysanne laborieuse, n'exploitant pas le travail d'autrui, comme la véritable base et l'agent créateur de la révolution sociale. Ce sont eux qui devront servir de fondement à la révolution. Tout rétrécissement de leurs forces et de leurs droits, sous quelque forme que ce soit, équivaut à arracher les racines mêmes de la révolution. Les forces des travailleurs des villes et des villages devront être escomptées à temps, organisées et attirées au service de la révolution, à un service aussi étendu et aussi actif que possible. C'est le premier devoir positif et créateur du syndicalisme révolutionnaire et de l'anarchisme.

(A suivre.) P. ARCHINOFF.

## Chez les faiseurs de lois

(Suite)

C'est une allusion à l'occupation de la Ruhr qui est chaleureusement applaudie sur les bancs de la droite.

Nous n'ignorons pas que des forces anarcho-syndicalistes et avides de revanche tourmentent notre vieille Europe. S'il devait se trouver, au delà de nos frontières, des partis impérialistes pour attribuer à l'effet de leurs manœuvres nos sociétés d'humanité, ce serait une déplorable erreur dont ils seraient les premières victimes, eux et leur nation qu'ils auraient trompée. Mais nous savons aussi qu'en même temps que ces agitations malfaisantes fermentent des aspirations plus humaines vers la paix et vers la liberté. Et ce serait un crime de les étouffer sous prétexte qu'elles sont débiles encore, au lieu de les aider à se développer jusqu'au jour où elles auront acquis assez de vigueur pour triompher.

Cette fois-ci ce sont les gauches qui frénétiquement claquent des mains. Comme si personne d'entre nous pouvait ignorer que c'est la confiance qui équilibre le budget. J'entends murmurer à côté de moi que les finances risquent de rester dans le marasme si le futur gouvernement n'a que ce moyen-là pour les relever.

Il serait beau que la Chambre, dès le début de la législature, affirmât cette générosité par un grand geste unanime de pardon et d'oubli. Elle inaugurerait noblement ainsi la tâche rude et ardue qui l'attend. A cette tâche, toutes les parties, — chacun selon ses principes — doivent coopérer, quelles que soient leurs divergences, leurs impatiences, ou leurs timidités.

Cette promesse d'amnistie est soulignée d'applaudissements. Marty lui-même se tape dans les mains, mais ses collègues bolchevistes lui font observer qu'il n'est pas décent d'applaudir un radical, et notre Marty s'arrête de court.

Nous, compagnons, activistes notre propagande pour l'amnistie; faisons savoir aux maîtres actuels que nous leur rappellerons sans cesse leurs prisonniers, et peut-être contraindrons-nous le Parlement à élargir sa loi de « pardon ».

Painlevé adresse un souvenir à Jaurès, quelques attendrissements à la République et au Peuple, et se rassied.

Le gros de son discours a obtenu un vif succès auprès de ses amis de la majorité, pour être vrai, nous devons ajouter que la droite et les « communistes » ne lui ménagent point les interruptions.

## De la surenchère

Painlevé se relève et déclare que X... député; Y... député; Z... député, lui ont fait parvenir un tas de projets de lois en faveur de leurs électeurs, puis sur l'amnistie, sur les loyers, sur le service militaire et sur un tas d'autres choses.

C'est à qui arrivera le premier avec un projet de loi mirobolant. Il faut bien en mettre plein les yeux de ce bon prolo qui vient de les élire.

Pauvre populo!

## L'ANTIPARLEMENTAIRE.

## Libérez Goldsky!

Le 15 juin, on célébrera la mémoire de l'irrépressible auteur de l'accuse.

On sait que sur le monument qui sera inauguré cette phrase du maître a été gravée: « Il n'est de justice que dans la vérité. Il n'est de bonheur que dans la justice. »

S'adressant d'avance au nouveau cabinet, au nouveau ministre de la justice, Jean Goldsky avait cru devoir rapprocher, de la cérémonie du 15 la déclaration adressée naguère au Comité pour la révision par Mme Emile Zola: « La condamnation de Goldsky est un crime abominable. Il faudrait des hommes comme Jaurès et comme Zola pour la dénoncer. » Le prisonnier en prenait texte pour réclamer, une fois de plus, un acte gouvernemental de justice et de probité.

Profitant de la crise ministérielle, M. De-roux, directeur des services pénitentiaires, une des lumières, aussi, de la « commission de domestiques » inlassablement dénoncée par Goldsky a donné des ordres à Clairvaux pour que la correspondance de l'emvastille fut escamotée.

Voilà qui souligne l'urgence d'une décision. Une mesure s'impose: Goldsky doit être libre le 15 juin, et la révision de son procès décidée. Nous le demandons au nom du mort illustre qui se fit le champion de la justice et de la vérité.

## Les intellectuels de France s'adressent au gouvernement russe

Nous avons reproduit hier les protestations de Levy-Bruhl, Antonin Soult, Georges Pioch, Charles Vidrao, Han Ryner, Charles Richet et Maurice Bouchor contre les persécutions de la pensée libre en Russie.

Voici d'autres témoignages reçus par le Groupement de défense des révolutionnaires emprisonnés en Russie:

« Je hais la dictature, la violence, l'arbitraire, la force brutale et je professe un culte pour la liberté entière et sans réserves, la liberté de parler, d'écrire, de penser. L'inquisition, qu'elle soit noire ou rouge, m'indigne, et je mets sur un même pied la sauvagerie d'un tsar et la bestialité d'un Lénine qui a employé, pour se hisser au pouvoir, les mêmes moyens qu'un Napoléon. Toute ma sympathie et ma pitié vont aux révolutionnaires russes qui souffrent cruellement pour leurs convictions et que des brutes torturent lâchement. »

« A bas la tyrannie et vive la liberté! »

« Frantz JOURDAIN. »

« Vous avez tout à fait raison de compter sur mon appui le plus absolu dans la campagne que vous menez pour la libération des victimes du despotisme rouge, odieux comme tous les despotismes. Le Groupement de défense est assuré de trouver chez tous les esprits libres de notre pays l'appui le plus sympathique. »

« L. ZORETTI, »

« Professeur à l'Université de Caen. »

« Ecrivain d'une génération qui a été profondément influencée par le grand humanitarisme russe, je tends mes mains frémissantes pour faire cesser la fratricide. »

« Léon FRATIÉ. »

« Je signe votre liste, certes, parce qu'il est impossible de laisser souffrir des gens plus qu'il n'est nécessaire, en souhaitant que nos signatures abrègent leurs souffrances. Mais, outre ces ouvriers opprimés — qui, en France, il faut le dire, méprisent cordialement l'artiste et tout ce qui n'est pas pratiquement utile et l'opprimeront à leur tour à la première occasion — outre ces terrassiers et ces paysans (qui, en France, vous affameront, mués en mercantiles), n'est-il pas d'autres emprisonnés: des écrivains, des indépendants, de tout syndicat, des gens qui pensent. C'est à ceux-là que je songe en signant, souhaitant que par ricochet ils soient traités aussi humanitairement que les travailleurs manuels. »

« Florent SCHMITT, »

« Directeur du Conservatoire de Lyon. »

« Vous pouvez joindre ma protestation à celles que vous avez déjà reçues au sujet du traitement réservé aux socialistes de diverses tendances en Russie, par la Tcheka. Je suis contre tous les fanatismes, religieux ou politiques. Vos documents font frémir. Tout ce qui se passe en Russie fait douter, une fois de plus, de la perfectibilité de l'homme. Oserai-je dire qu'en comparaison, je me sens tout de même heureux de vivre en France: (telle Madeleine Pelletier dans son livre, après une brève excursion en Bolchevie). Voilà donc comment a tourné un mouvement qui pouvait être l'espoir du monde. Il a été ou il s'est noyé dans des Niagara de sang. Comment un énorme dégoût de ces tyrans à demi-asiatiques ne vous viendrait-il pas? Croyez à mon horreur sans limites. »

« JEHAN-RICHTUS. »

## La C.G.T. chez M. Herriot

Allons-nous revoir la triste époque du millénarisme social, alors que Coupat, Briet, Keuffer voulaient entraîner le syndicalisme derrière le char gouvernemental?

Une délégation de la C. G. T. a été reçue avant-hier par M. Herriot. Que voilà des gens pressés de se froter au pouvoir! La délégation cégétiste a exposé le programme de son Conseil économique. M. Herriot a fait des promesses de réalisation.

Supposons que tout le monde soit bien intentionné, les visiteurs comme le receveur. Admettons que les chefs lafayettistes, artisans de la victoire de gauche, ont l'intention d'arracher des avantages au bénéfice de la classe ouvrière. Admettons qu'une petite réforme obtenue est préférable à une grande revendication repoussée. Admettons tout cela.

Mais alors, admettons aussi que le procédé manque de dignité et d'efficacité. Le gouvernement Herriot sera, hélas! comme tous ses prédécesseurs, Victor Hugo l'a dit: « Le roi ne lâche que quand le peuple arrache. »

Pour arracher, il faut tirer. Les salama-lecs et les palabres à protocole ont servi à faire plier les ambassadeurs, sans avancer beaucoup la situation des mandants.

Pour tirer avec succès, il faut de la force, et cette dernière ne se trouve que dans l'organisation, que dans l'union.

Après les expériences des ministères Waldeck-Rousseau, Combes, Caillaux, etc., les dirigeants de la C. G. T. auraient dû faire preuve de plus de circonspection. Et leur démarche est bien fâcheuse pour leurs syndiqués.

Comme les courbettes des élites de la Grange-aux-Belles devant les seigneurs de Moscou sont bien déplorables pour les ouvriers unitaires.

Qu'a donc fait la France ouvrière à Jupiter pour qu'elle soit châtée et humiliée ainsi. De la division et de l'impuissance dans les masses, deux troupes chez les moutons de la production, des mauvais bergers qui se tournent le dos et fuient le syndicalisme et l'unité.

Aller dans de pareilles conditions vers le gouvernement de Paris ou de Moscou, c'est se diriger vers l'appareil d'oppression et de servitude, c'est s'éloigner du chemin de l'indépendance où nous avions écrit les uns et les autres: Bien-être et liberté.

Les heures sont dures.

SAINT-DICAT.

En vente à la Librairie Sociale, 9 rue Louis-Blanc, Paris.

LILULI

par Romain Rolland

6 francs. — Franco, recommandé: 6 fr. 55

## ET PUIS AUSSI... UN PEU D'AMOUR

### RÉVERIE

Souvent, durant mes longues heures de solitude, ton souvenir vient tendrement se poser sur ma pensée.

Alors, je fais ce rêve, que ma douce aimée s'en est venue, câline, poser sa tête sur mon épaule et mettre autour de mon cou la caresse de ses bras blancs.

Douce pensée de ma tant aimée, tu arrives, légère, vers moi, comme un joli papillon bleu qui voleterait tout autour de ma chambre.

Et voici le soir qui s'approche de nous. Un parfum langoureux de roses, venant du jardin, entre par la fenêtre. De rares pépiements d'oiseaux attardés s'entendent encore au loin.

Un piano, dont les touches pâles sont froilées par une main de femme, égrène ses notes plaintives, quelque part, dans une maison voisine. Et il me vient de temps à autre à l'oreille le rire frais des petits enfants qui, près de la maison, tournent lentement une ronde.

Ma rêverie s'égare un instant sur les choses de ma chambre. Puis elle s'en va, mélancolique: loin, très loin... Et voici soudain le nom de ma mie tant aimée qui chante dans mon cœur et sur mes lèvres une musique bien douce.

Brutus MERCEREAU.  
GROUPE ANARCHISTE UNIVERSITAIRE  
et des 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> arrondissements

Ce soir à 21 heures, salle Salzac, 6, rue Lanneau (métro Saint-Michel)

## GRANDE CONFÉRENCE

par Suzanne LEVY

## LES ACCIDENTS DU TRAVAIL

### En glanant de-ci de-là..

Je lis dans *Investives* (Edition des « Ham-bles » à 2 fr.) (1) une très intéressante préface de l'auteur des *Comédiens en tournée*, Marcel Millet, qui est plutôt une déclaration de guerre aux inutilités de tous genres, à la bêtise immense, en même temps qu'un salut joyeux, vivifiant, aux quelques hommes rarement sincères et eux-mêmes. Antisétaire, il clame son mépris de toutes les chapelles, à juste titre.

Des *Investives*, poèmes de Ch. Rochat, que dirai-je? Des vérités qui crévent les yeux pour qui sait observer et déduire; des cris de souffrance, des clameurs de révolte et des espoirs fous d'avenir renoué, de justice triomphante, d'harmonie sociale, voilà ces *Investives*, exprimées en un style familier qui porte, qui convainc le lecteur, d'autant plus que c'est un cœur qui vibre, tout ému, et qui dit les choses comme il les sent, sans vaine littérature, tel Charles Rochat, l'auteur de ces virulentes *Investives*. Cette plaquette se complète d'un lino et d'un portrait de Ch. R., gravés par Lempereur-Haut.

Dans le *Pionnier* de mai, d'intéressantes thèses et chroniques, entre autres celle de P. Larivière (déjà citée ici, n° du 20 mai) sur l'individualisme, le Mot et la Chose; Vieilles d'Élections, de Rob. Peyronnet; Question Fondamentale, de Fr. Stackelberg; Vote de Femmes, par doctoresse Pelletier; Politique et Littérature, de G. Dargyl; M. Follet et le Socialisme Individualiste, du docteur Prochovsky; Mère et le Bon Gôûl, de Gust. Kass; Critiques littéraires brèves; Chronique théâtrale; Echos.

E'angeois, par des dispositions typographiques spéciales présente un aspect original: ce pamphlet imprimé par Raymond Duncan (62, faubourg Saint-Honoré, Paris) contient nombre de réflexions savoureuses, de vérités qu'il est essentiel de dire, de répéter à nouveau, et puis encore, afin de les fixer — si possible — dans les cerveaux obtus des gens indifférents que nous co-toyons chaque jour, à chaque instant.

Citons celles-ci, propres à la méditation: « La brute est celui qui vit pour lui-même, marche sur le dos de celui qui vit pour les autres. »

Ceci caractérise bien l'individualiste bourgeois, l'homme d'affaires des temps actuels, l'ambitieux insatiable, qui écrase sans sourciller l'obstacle qui le gêne, souvent l'Ulo-piste au cœur trop sensible.

« L'Esprit est une drogue comme la cocaïne et la morphine pour endormir les hommes devant les nécessités de la vie. » (Numéro de mars-mai 24).

Cela, c'est des religions qu'il s'agit, et même de leurs imitations et aussi du Messie Révolution et de la Cité future pour l'An 3000 (ou plus tard encore) chers à certains, tandis le Présent nous accapare totalement et nous n'y pouvons, cependant, y suffire.

Et parfois, une vision sur l'Avenir régné nous apaise, nous reconforte pour de nouvelles luttes; savoir, supposer tout au moins qu'un jour l'homme ne sera plus une brute pour l'homme.

Mais, ne nous attardons point à ce doux et harmonieux espoir, continuons notre apère chemin.

Une intéressante et instructive revue d'Hygiène générale, c'est *Hygie*, si heureusement dirigée par Jérôme Morand (17, rue Duguy-Trouin, Paris (8)). Des notes, réflexions, expériences, conférences, y sont publiées mensuellement. Dans le numéro de mai nous remarquons une *Histoire du Végétarisme en France*, conférence de J. Morand; une Enquête sur ce qu'il faut absorber chaque jour: Faut-il manger cru? avec les réponses des docteurs P. Dauphin, Legrain, Jaworski, et une foule d'échos sur la question alimentaire.

*Hygie* est l'organe officiel de la Société Végétarienne de France.

De La Pensée Latine de mai, nous lisons des notes intéressantes de A. Laurus sur Byronet l'Italie; une curieuse interprétation sur l'absténisme électoral, par La R. P., de Jean Behel, mais celui-ci ne va

(1) En dépôt à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris.

pas jusqu'au bout de la conclusion logique, c'est-à-dire de l'antiparlementarisme intégral à fin anarcho-.

Rien d'étonnant à cela, car la prose de J. Behel sent le réactionnaire...

Beld au Matin, impressions africaines de Raymond Dugay; l'Apôtre des mères gigognes, Gr. Faure, poursuit son étude reproductive « la marche à la mort »: dire qu'elle ne convaincra même pas les repopulateurs (en théorie) qui le liront! Car la bourgeoisie, et la petite bourgeoisie, sont encore plus gangrenées que le peuple, et ce n'est pas peu dire: la vraie solution consiste à avoir des logements spacieux (air, lumière, espace, commodités), des moyens pécuniaires pour élever les enfants, et enfin, sélectionner les procréateurs et procréatrices (plus de dégénérés, fous, syphilitiques, alcooliques, etc., procréateurs) et admettre que les femmes ne soient pas des machines à créer à répétition, en un mot à faire la procréation volontaire; mais pour obtenir cet immense résultat, il faut « chambarder » la société capitaliste, et comme vous ne le voulez pas, alors?... Autres chroniques, poèmes, critiques littéraires.

Henri ZISLY.

## Nos Echos

### Une révolution à la Comédie-Française.

La Comédie-Française est toute révolutionnaire. Oh! allons-nous, grands dieux? Après la crise taraboulesque du 11 mai, après la crise présidentielle, voici que nous allons connaître une nouvelle crise non moins grave. C'est le monde renversé, et le moment de chanter sur l'air olympique: Que de nouveaux malheurs attendent notre (chère patrie)!

Pensez donc! le comité de lecture de la Comédie-Française, par six voix contre cinq, a accepté la comédie de M. Gendéra: *Nicole et sa vertu*. Mais pour M. l'administrateur, « Nicole n'est pas dans le ton » de son public spécialement choisi. Alors, voilà: « Si Nicole entre au Français, nous sortirons par l'autre porte », déclarent les cinq. — « Si Nicole n'y entre pas, j'irai trouver le ministre », dit à son tour l'auteur. — « Une pièce si modeste, une Nicole si vertueuse », c'est inadmissible, monsieur.

En somme, on reproche à M. Gendéra d'avoir voulu se faire consacrer par le Théâtre-Français et de connaître trop bien les pièces du répertoire qui y sont le plus admirées.

Mais même si vous ni moi nous n'avons le privilège d'appartenir à ce public spécial et de choix qui assiste aux représentations de la Française-Comédie, nous laisserons bien tranquillement se dérouler cette petite révolution de comédie.

## La Vie des Lettres

### Un Livre sur Jules Laforgue

Un livre vient de paraître sur Jules Laforgue, livre fort intéressant. C'est le Jules Laforgue de M. François Ruchon (A. Claud, éditeur à Genève).

Citons d'abord un extrait de la préface de M. Jean Aubry:

« La personne que fut Jules Laforgue offre au plus rigoureux examen toutes les séductions d'une authenticité gentillesse, que vient encore renforcer pour nous la brièveté déplorable d'une vie singulièrement remplie par la tendresse de l'esprit et du cœur. Plus connue, — comme elle devrait être, — elle verrait son image prendre place avec celles de Shelley et de Keats, dans cette idéale galerie où nous réunissons ces jeunes héros de l'art qui ne connurent qu'en leur pensée la maturité de la vie. »

« Son œuvre est pleine de grâce et de sourires, embourbée des parfums frais de jeunesse et de ceux plus concentrés, et parfois plus durs, de la connaissance; la gravité qu'un rayon nocturne éclaire et que traverse parfois un grand cri déchirant; des figures familières y passent tour à tour et l'on ne peut hésiter à reconnaître des labor leurs allures et leurs traits légendaires, mais leurs propos ont un accent étrange et leurs visages ont un sourire antique que nous ne leur avions pas connus jusqu'alors. L'esprit le plus subtil rôde, bondit et joue autour d'elles, prend le ton grave ou le plaisant, anime leur humeur, les trouble ou les apaise: c'est Oberon, c'est Ariel, par la nuit de la Saint-Jean, l'une des plus acquiescentes nuits de Saint-Jean qui furent jamais, mais dont la fêre nocturne a fait brusquement place aux premiers rayons du « soleil des morts. »

M. Ruchon nous montre d'abord l'homme: son enfance en Uruguay, sa misère à Paris, puis le poste de lecteur de l'Impératrice d'Allemagne (poste procuré par Paul Bourget) et la mort à vingt-sept ans. Etudiant l'esprit de Laforgue, M. Ruchon écrit: « Il arrive à la Philosophie de l'Inconscient par réaction contre l'Intellectualisme. Il passe d'un extrême à l'autre. Fatigué de penser, las de ses exaltations philosophiques, il cherche un défilé paisiblement dans une doctrine qui ne fait pas consister toute l'activité cérébrale dans la Raison et la Pensée conscientes, mais qui, au contraire, met l'accent sur les perceptions obscures, la vie sous-jacente de l'esprit. Les raisons de son culte pour Hartmann sont nettement indiquées dans le fragment que voici: »

« Aujourd'hui, tout préconise et tout se précipite à la culture exclusive de la Raison, de la Logique, de la Conscience. La culture bête de l'Avenir est la décadence, la mise en jachère. Nous allons à la destruction: squelettes de cuir, à lunettes, rationalistes, antinomiques. »

« Retournons, mes frères, vers les grands des eaux de l'Inconscient, et mêlons ce Jourdain, dont le baptême à notre front ne serait pas effacé par tous les parfums de l'Arabie, mêlons notre Jourdain au « Gange des ancêtres. »

Et plus loin: « La femme: son éternelle pensée; l'enfant: son inséparable compagnon, les deux éléments de sa souffrance que vient encore redoubler sa douloureuse propension à arracher au Tout éphémère son masque de mensonge. Et seule, à cette souffrance, son ironie apporte quelque trêve! »

Mais Laforgue n'a-t-il pas résumé lui-même toute sa vie en écrivant: « Je me borne à tordre mon cœur, pour le faire s'égoutter en perles curieusement taillées? »

Georges VIDAL.



## Chronique argentine

Comme je l'ai déjà dit dans ma première correspondance, alors que nous étions à la veille d'une grève générale motivée par l'application de la loi 11.289 sur les retraites ouvrières, le Pouvoir Exécutif avait prolongé de 60 jours le délai d'application de la loi afin d'étudier ses imperfections. Ce délai écoulé, le Pouvoir Exécutif voulut mettre la loi en vigueur à partir du 2 avril bien que les modifications qui y avaient été apportées n'aient été chargées en rien l'esprit réactionnaire qu'on s'est bien gardé d'exprimer apparemment dans le texte de loi.

La date du 30 avril avait été fixée aux employeurs pour opérer la retenue qu'ils devaient faire à leurs ouvriers et employés leur laissant jusqu'au 10 mai pour se faire inscrire et verser les fonds à la Caisse de retraites.

Mais la classe ouvrière ne pouvait voir dans l'application de cette funeste loi que l'exécution commise par l'Etat qui se proposait ainsi d'émargenter une véritable armée de fonctionnaires : il n'en faut pas moins de 20 à 25.000 pour l'application de cette loi et leur salaire varie de 200 jusqu'à 3.600 pesos : ce dernier chiffre étant celui du salaire du directeur général Gallego Moyano, sujet connu pour ses immoralités administratives dans d'autres emplois de l'Etat.

Le 1er Mai, donc, les orateurs qui prirent la parole au cours du meeting organisé par l'Union syndicale argentine, annoncèrent la grève générale dans tout le territoire de la République à partir du 3 mai, à 6 heures du soir jusqu'à une date indéterminée. La Fédération Ouvrière régionale argentine, suivant toujours son esprit de lutte, déclara à son tour la grève générale à partir de la même date et dans les mêmes conditions. Mais les travailleurs en général, organisés ou non, dans diverses industries, commencèrent spontanément la grève le 2 mai, avant que les deux centrales ouvrières de la République aient décrété l'arrêt général. De telle façon que la grève acquit ainsi une importance extraordinaire et se poursuivit d'une façon satisfaisante dans l'enthousiasme général.

De leur côté, mais pour d'autres raisons, les capitalistes s'opposèrent à l'application de la loi. Le versement de 5 % que la loi exigeait d'eux ne les touchait guère puisqu'ils majoraient d'autant les prix de vente, par contre, ils se voyaient contraints de tenir toute une comptabilité spéciale soumise au contrôle de l'Etat pendant qu'ils allaient être obligés de devenir les agents du fisc pour le recouvrement des fonds. Et ces deux dernières raisons les décidèrent à fermer le 3 mai les portes de leurs établissements en signe de protestation pendant qu'ils organisaient une manifestation publique qui délégua une commission pour demander au Pouvoir Exécutif une nouvelle prorogation de cette funeste loi 11.289.

Le premier magistrat de la République promit que la loi serait soumise à nouveau au pouvoir législatif lors de la prochaine session mais qu'il ne pouvait moins faire pour l'instant que d'appliquer la loi au pied de la lettre. Les commerçants ouvraient à nouveau leurs portes le 6 mai : mais l'Union Industrielle Argentine pas encore satisfaite par les promesses du président de la République, résolut le 9 mai d'ignorer complètement la loi en se refusant à effectuer les retenues sur les salaires, prétendant que les ouvriers ne voulaient pas reprendre le travail et qu'ils subiraient ainsi de graves préjudices : ce qui motivait un nouveau décret du Pouvoir Exécutif prolongant de 15 jours de plus le délai accordé aux employeurs pour se faire inscrire et apporter les fonds à la caisse de retraite.

Le mouvement ne pouvait pas être plus important. Le Conseil central de l'Union syndicale argentine transgressant les résolutions de son premier Congrès et l'esprit qui animait la classe ouvrière en général dans cette grève, envoya un mémoire au Pouvoir Exécutif dans lequel elle lui faisait savoir que cette institution n'était pas contraire à la loi de retraites mais qu'elle poursuivait seulement par la grève l'annulation de la partie qui concernait les travailleurs, inspirant ainsi au Pouvoir Exécutif la modification de la loi 11.289 sans tenir compte de l'esprit réactionnaire qu'elle contenait.

Cette attitude du Comité central provoqua un découragement chez tous les travailleurs adhérents, cela leur paraissait comme une trahison commise envers ses intérêts de classe, et la Fédération de la construction navale a demandé la convocation d'un nouveau congrès extraordinaire.

Qu'est-ce que encore de Barbassou ? Après cinq ans de services, quand il eut fini son temps, Barbassou se lacha et sa chère baïonnette de bon assassin patenta, ni ses galons de caporal. Il « rempila » pour cinq ans encore. Il avait déjà gagné quatre médailles. Le dimanche il les mettait à « la devanure » sur sa poitrine et, dans le salon du « Palmier », toutes ces dames enviaient la grande nergesse qui, assise sur les genoux de Barbassou, comme une petite fille, innocemment tournait et retournait de ses minces doigts noirs ces grands sous à images qui la faisaient rire. Barbassou disait qu'il en voulait la douzième avant de rentrer à Pantruche.

Il alla en Chine et laissa Ramonazo à Toulon. Il me répugnait de poursuivre pas à pas un tel sujet de dégoût. L'essentiel, pour moi, en traitant de Barbassou était de mettre au point les traits de cette fripouille afin d'y découvrir l'idéalisme figure du patriotisme français à l'aube de Poincaré.

Cependant deux touches encore afin d'achever le cliché sur lequel devaient se tirer à plusieurs millions d'exemplaires, les poilus pour grande guerre de civilisation contre barbares massacreurs d'enfants et violeurs de femmes en sainte terre de Belgique — deux rapides touches

re pour jurer cette attitude du Comité central, qui causa une reprise partielle du travail à partir du 6 mai. Maintenant, la grève continue partiellement et la lutte économique a changé d'aspect.

Les corporations qui possèdent une certaine force ont posé pour condition de la reprise du travail que les patrons n'opposeraient pas les retenues qui leur sont prescrites. Mais, étant donné l'esprit d'opposition du patronat, nul doute que la situation ne soit bientôt redevenue normale. Et, à malin, le pouvoir législatif ne modifie pas la loi nous serons à nouveau en présence d'une nouvelle grève.

La Fédération ouvrière régionale argentine, devant l'attitude du Comité de l'Union syndicale argentine, n'a pu trouver d'autre remède que de déclarer la grève terminée pour le 8 mai, à 18 heures.

Maintenant, nous sommes en présence d'un conflit entre le gouvernement de Buenos-Ayres et le gouvernement central. Le pouvoir exécutif provincial se refuse de rendre effective l'application de la loi 11.289, la considérant inconstitutionnelle et se réservant le droit d'autonomie administrative de sanction nationale de la loi, traitative et législative, méconnaissant le cas.

Si cette attitude persiste, il y aura certainement une intervention de la part du gouvernement fédéral dans la province de Buenos-Ayres. Mais l'opinion générale est que la loi de retraites doit être remise aux archives lorsque les Chambres seront appelées à la discuter. Déjà quelques députés ont confessé l'absurdité de cette loi et le député Saccone, dans l'article de fond du journal *La Argentina* du 5 mai, faisait son mea culpa en ne s'expliquant pas à quel moment de sa vie il avait pu accorder son vote pour l'approbation de la loi 11.289.

De toute façon, le prolétariat régional a compris immédiatement que cette loi n'a d'autre but que d'entretenir une forte bureaucratie destinée à assurer l'hégémonie du parti radical et de donner indirectement un mauvais coup au mouvement ouvrier.

Enfin, dès à présent, la loi de retraites n'est plus soutenue que par le docteur Gallego Moyano et la quantité de parasites qui l'accompagnent.

La grève nous a coûté, malgré tout, un mort à Batha-Blanca et quelques blessés, dont certains ne sont gravement.

ROQUE MATERA.  
(Traduit de l'espagnol par Pages.)

## A TROYES

### Les communistes fuient la contradiction

A l'annonce d'un meeting organisé par la Section troyste du Groupement de défense des Révolutionnaires emprisonnés en Russie, les communistes de Troyes avaient, par leur organe local, annoncé qu'ils viendraient confondre les traites à la classe ouvrière. Puis, se ravissant, ils firent appel à Paris qui leur promit un député, le sieur Henri (le même qui poursuit devant la justice bourgeoise la « Famille Nouvelle ») et il fut décidé que les communistes assisteraient à un meeting en plein air. L'organe communiste de l'Aube avait, en plus, demandé à ses lecteurs de ne pas aller au meeting d'amnistie.

Tout ce bruit n'empêche pas que la réunion pour l'amnistie, en Russie comme partout ailleurs, eut lieu et obtint un réel succès. Devant plus de cinq cents personnes, Roux et Gaudaux parlèrent des emprisonnements au pays de la Dictature.

Appel fut fait à la contradiction, mais les communistes, car il y a en avant dans la salle, ne soufflèrent mot, et le citoyen Henri leur ayant fait faux bond, la réunion se termina sans que la voix orthodoxe se fit entendre, autrement qu'en plein air ou les citoyens Curry et Blazé parlèrent devant quelques fidèles et devant les marronniers de la place. Les fidèles dirent « Amen » et les marronniers restèrent impassibles.

A l'issue de la réunion du Cirque, le radio suivant, après avoir été adopté à l'unanimité fut envoyé à Moscou :

« Cinq cents travailleurs troyens, après avoir entendu orateurs, protestent auprès du gouvernement russe pour atteindre à la liberté de penser, et demandent liberté immédiate de tous prisonniers politiques. Se séparent en criant : Amnistie dans le Monde entier ! »

## ATRAVERS LE MONDE

### ANGLETERRE

#### LA REPRESSION DE L'ESCLAVAGE

Londres, 4 juin. — Le Secrétaire parlementaire de l'Amirauté a annoncé cet après-midi qu'un destroyer britannique allait être envoyé dans la Mer Rouge, afin de participer à la répression du trafic des esclaves entre le littoral africain et la côte de l'Arabie.

#### DES EMPLOYES DE TRAMWAYS LA GREVE

Londres, 4 juin. — Aucun fait nouveau ne s'étant produit aujourd'hui, il est à peu près certain que les ouvriers des tramways électriques de Londres se mettront en grève ce soir à minuit.

On espère que le conflit sera localisé, l'Union nationale des cheminots ayant interdit à ses membres d'abandonner le travail.

#### CE DUC Y VOIT CLAIR

Londres, 3 juin. — Président la réunion annuelle d'une section de la Ligue Primrose, le duc de Sutherland a déclaré que le gouvernement actuel n'était qu'une mystification de gouvernement travailliste, qui n'avait de « travailliste » que le nom.

Le duc de Sutherland ajouta que M. Ramsay MacDonald apparaissait comme un conservateur et qu'il aurait à quitter promptement son parti ou à modifier ses vues.

## ÉTATS-UNIS

### DIVERTISSEMENTS DE MILLIONNAIRES

New-York, 4 juin. — De singulières révélations et coïncidences se font jour au cours de l'enquête menée par la police, à la suite de l'assassinat du jeune Franks par les étudiants Nathan Léopold et Arthur Loeb, fils de millionnaires israélites.

Hier, ils furent mis en présence de Charles Ream, chauffeur à Chicago ; celui-ci s'écria : « Ce sont eux ! Ce sont eux ! » Il déclara les reconnaître comme étant les auteurs d'une tentative diabolique contre sa personne. Il y a environ sept mois, une automobile s'arrêta à côté du troffoir, et un jeune homme, armé d'un revolver, lui ordonna d'entrer dans la voiture. Là, il fut ligotté par son agresseur, et un autre qui était au volant, puis chloroformé.

Il ne se souvient de rien autre, mais lorsqu'il se réveilla, il se vit horriblement mutilé. Les jeunes gens avaient tenté sur lui l'opération de rajustement Voronoff.

Il y a quelques semaines, le corps d'un étudiant, Freeman-Louis Tracey, fut lancé sur la chaussée, d'une automobile marchant à une forte allure. La tête était trouée d'une balle de revolver. La balle est du calibre d'un des revolvers trouvés parmi d'autres armes, poisons et acides puissants, chez Léopold.

Dans un film, donné hier pour la première fois à Detroit, on voit Léopold entouré d'oiseaux de proie, avec lesquels il joue et qu'il nourrit, et qui paraissent avoir pour lui une amitié peu naturelle.

On prévoit que cette affaire, dénommée « la bataille des millions », — les parents millionnaires, aussi bien ceux de la victime que ceux des assassins, étant décidés à ne rien épargner, les uns pour venger leur fils, les autres pour faire acquiescer les leurs, — sera au moins aussi sensationnelle que l'affaire Thaw.

Que sont à côté de telles horreurs, les exploits des pires « apaches » ? Mais gageons que la chaise électrique épargnera ces fils de capitalistes !

### SI LE JAPON DECLARAIT LA GUERRE !

Washington, 4 juin. — Dans une lettre adressée au secrétaire de la marine, le contre-amiral en retraite Fischer met en garde le gouvernement américain contre la possibilité d'une guerre avec le Japon, signalant que, dans le cas où cette éventualité se produirait, la situation navale des Etats-Unis serait déplorable.

L'amiral déclare : « Le Japon a virtuellement rompu les relations diplomatiques avec nous ; des initiatives analogues ont toujours précédé les guerres. »

Alors, Japonais et Américains, préparez-vous à mourir pour la patrie !

## En lisant les autres...

### Au sujet d'un livre

Au sujet d'un livre de L. Lévy-Bruhl sur Jaurès, *Clarité*, sous la signature de P. B., tente de démontrer que Jaurès a eu, à sa manière, naturellement, la vision et la compréhension du marxisme :

Voyons. D'abord, il est à remarquer qu'au temps de Jaurès, le marxisme était au plus fort de sa déformation « mécaniste ». Entendons par là que la social-démocratie interprétait le matérialisme historique comme « la machine à fabriquer l'avenir socialiste » : bonds gigantesques du capitalisme allemand, et ascension constante du chiffre des cotisations du parti social-démocrate — égale : évolution « fatale » vers la société collectiviste. Cette caricature de la doctrine marxiste ne trouvait pas en France un terrain aussi favorable. Tandis que Sorel et les syndicalistes révolutionnaires rappelaient rudement les politiciens à la lutte des classes, Jaurès recueillit dans les idéologies révolutionnaires de 48 et de la Commune les éléments d'une tradition distincte qu'il serait ridicule de nommer « française », mais qui trouva chez des socialistes français — et enfin en Jaurès — sa plus éclatante expression. Tout au long du dix-neuvième siècle, le prolétariat français s'est senti à l'avant-garde de la Révolution mondiale. Cette conscience nourrit en lui un idéal de justice, d'humanité supérieure, libérée, d'avènement grandiose, un mirage d'éclatante trionphante, comme un Paix nouvelle — soudain plus forte que tout conflit, que tout antagonisme. Tel est encore le fond de l'idéalisme jaurésien. Mais dans la pensée de Jaurès un accord s'était établi entre cette vision et le thème du matérialisme historique.

Il nous plaît de voir, dans une revue communiste que Sorel et les syndicalistes d'avant-guerre étaient les champions de la lutte des classes. Il est vrai que *Clarité* n'est pas faite pour les lecteurs habituels de l'*Humanité*, ce qui est bien dommage, car on y trouve parfois de bonnes choses. Mais voilà, les syndicalistes soréliens d'aujourd'hui rappellent aussi les politiciens communistes à la lutte des classes.

### L'imperialisme rouge

Nous trouvons, dans toute la presse d'hier, cette nouvelle que nous reproduisons sous toute réserve. Il s'agit, en effet, d'un discours prononcé par Trotsky dans une réunion publique, ces jours derniers. Les termes ne sont pas pour nous étonner ; nous en avons entendu d'autres déjà jusqu'à ce jour.

Nous ne devons pas rejeter la politique étrangère de l'ancien régime dans ce qu'elle avait de bon. La question de Constantinople et celle de Detroit ont été parmi les rares questions sur lesquelles le tsarisme ne se soit pas trompé. Il faut le crier bien haut : nous avons besoin des Detroits, nous avons besoin de Constantinople. Les pays tel que le nôtre ne peut pas étouffer pour le caprice ou les intérêts de qui que ce soit. Voilà pourquoi la Bessarabie nous est indispensable, parce qu'elle constitue la première étape vers Constantinople. Et si les Roumains et leurs malheureux comparses les Polonais voulaient nous barrer la route, nous leur livrerions la Bessarabie. Soyons persuadés, les Detroits nous appartiendront tôt ou tard, même si l'Angleterre et la France, oubliant les promesses faites pendant la guerre, voulaient nous empêcher de l'obtenir.

C'est la théorie de l'imperialisme capitaliste, de tous les imperialismes, qu'ils soient blancs, noirs, jaunes ou rouges. C'est la théorie de la lutte pour la vie, de la suprématie commerciale et des conquêtes industrielles. C'est la théorie de la guerre « divine et éternelle ». Nous savons déjà tout cela. Mais, au moins, les dictateurs du Kremlin, qui sont des gouvernants comme les autres, devraient reconnaître franchement que la politique et les politiciens sont incapables de changer quoi que ce soit ici-bas, et que la guerre et le capitalisme ne peuvent disparaître que par l'organisation et le soulèvement sur la base économique de toutes les forces du Travail.

### Lettre d'adieu d'un ancien ministre

M. André Lefèvre, ancien ministre de la Guerre, battu dans sa circonscription des Bouches-du-Rhône, le 11 mai, vient d'adresser à ses électeurs une lettre d'adieu, car, dégoûté de la politique et ne pouvant encaisser la défaite, il est résolu à passer dans l'ombre le restant de ses jours. Grand bien lui fasse ! En attendant, voici un passage de cette lettre qui, sans doute, sera la dernière, car M. Lefèvre s'est bien juré de ne plus ni parler, ni écrire. Ce passage est

significatif au sujet de la paix boiteuse de Versailles et éclaire singulièrement les raisons pour lesquelles le vieux Clemenceau a voulu que la guerre soit perpétuelle :

Car la paix ne dépend pas de vous : elle dépend d'eux, Boulez de... Nous jurons de ne nous accorder aucun répit jusqu'à ce que la tempête éclate en Allemagne, et que le peuple se lève ! C'est le serment prononcé, il y a trois jours, à Stettin, par un capitaine, dans une cérémonie organisée par l'Union nationale des Officiers allemands en l'honneur de Schlagetter. Si vous croyez arrêter des gens-là par des bêtises pacifistes, vous vous trompez d'angoissante manière, et pour que la paix règne sur terre il ne suffit pas que les montons affament leur résolution de ne pas attaquer les loups. Ça qu'il y a de douloureux, c'est que le jour où la catastrophe viendra, c'est un sacrifice de notre jeunesse qu'il faudra demander le temps nécessaire pour réparer les fautes, pour donner aux Alliés le temps de revenir de leur stupeur, pour permettre à tous de faire — au prix de la guerre — ce qu'on n'aura pas fait au prix de la paix. Et vous, jeunes gens, qui avez follement voté contre les armements indispensables, ou bien vous concentrer magnifiquement le sacrifice, comme vos aïeux, de la Marne, et ce sera 1914, ou bien ce sera 1870 !

Pourquoi, aussi, M. Lefèvre, avoir laissé le Tigre accorder une armée de 250.000 hommes à l'Allemagne en 1919 ? Pourquoi avez-vous réveillé l'esprit de revanche chez les vaincus en voulant les écraser du haut de votre victoire ? Qui sème le vent récolte la tempête ! Le plus malheureux, c'est que les Lefèvre et Cie n'ont pas pourrir de leurs os les champs de bataille.

## Au Palais de la Mutualité

Hier soir à eu lieu le meeting de protestation contre le maintien des camarades dans les prisons russes.

Hubert, des terrassiers, président, entouré de Marins Roux, des cuirs et peaux et de Charbonneau du bâtiment. Hubert rappelle d'abord que le groupe de défense des emprisonnés russes a écrit au parti communiste pour qu'il se fasse représenter à ce meeting et il assure que la liberté de parole sera respectée.

Puis Capocci, des employés se fait applaudir, quand il dit que le gouvernement bolcheviste se déshonore en interdisant les publications en Russie, des œuvres de Pétliou et en persécutant les révoltés.

Baylot, des P. T. T. stigmatise les profits de la révolution russe, non qualifiés pour se poser en censeurs.

Salvator, de l'Union anarchiste, s'élève contre les procédés de dictature employés contre les pionniers d'un monde nouveau.

Gaudaux, des comptables, fait part aux camarades de ses impressions sur la Russie et proteste contre les persécutions dont sont victimes les syndicalistes.

Un communiste monte à la tribune pour réfuter les arguments de nos camarades, mais qui peuvent des paroles contre des faits indéniables ? Gaudaux lui oppose ce qu'il a vu en Russie et il est obligé de se renfermer dans un silence prudent.

Alors Hubert se lève et propose d'envoyer un radio à Moscou pour exprimer aux dictateurs rouges la réprobation des 2.000 ouvriers parisiens présents à ce meeting.

## Les balances de la Justice

Le 3 juin s'est ouvert devant le Conseil de guerre de Mayence le procès d'une cinquantaine d'inculpés poursuivis pour propagande antimilitariste.

La défense s'est retirée de l'audience pour protester contre les brimades qui lui furent faites et qui rendirent sa tâche impossible. Que vont prendre les pauvres inculpés ?

Vive l'amnistie générale et l'abolition des Conseils de guerre.

### ENFIN !

La Chambre des mises en accusation vient de rendre définitif le non-lieu rendu par le juge d'instruction Joussetin il y a un an dans l'affaire du dernier grand complot. Le Sénat, convoqué en Haute-Cour s'était déclaré incompétent et le Parquet général a mis un an à digérer son échec.

La justice est expéditive comme une vieille limace.

### La Souris du Palais.

Amis lecteurs abonnez-vous !

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 5 JUIN 1924. — N° 4.

# BARBASSOU POILU COLONIAL

par André COLOMER

Qu'est-ce que encore de Barbassou ? Après cinq ans de services, quand il eut fini son temps, Barbassou se lacha et sa chère baïonnette de bon assassin patenta, ni ses galons de caporal. Il « rempila » pour cinq ans encore. Il avait déjà gagné quatre médailles. Le dimanche il les mettait à « la devanure » sur sa poitrine et, dans le salon du « Palmier », toutes ces dames enviaient la grande nergesse qui, assise sur les genoux de Barbassou, comme une petite fille, innocemment tournait et retournait de ses minces doigts noirs ces grands sous à images qui la faisaient rire. Barbassou disait qu'il en voulait la douzième avant de rentrer à Pantruche.

Il alla en Chine et laissa Ramonazo à Toulon. Il me répugnait de poursuivre pas à pas un tel sujet de dégoût. L'essentiel, pour moi, en traitant de Barbassou était de mettre au point les traits de cette fripouille afin d'y découvrir l'idéalisme figure du patriotisme français à l'aube de Poincaré.

Cependant deux touches encore afin d'achever le cliché sur lequel devaient se tirer à plusieurs millions d'exemplaires, les poilus pour grande guerre de civilisation contre barbares massacreurs d'enfants et violeurs de femmes en sainte terre de Belgique — deux rapides touches

pour l'éternité — tel qu'il sévit sur la terre près de mille neuf cents ans après que le Christ parla d'amour aux hommes.

En 1904, durant des vacances en Catalogne, à Prats-de-Mollo, je fis la connaissance d'un cousin de mon père — le colonel colonial Charles Rondony. Il était encore jeune et portait une fière tête brulée de soleil avec un front d'idéalisme et de courage, des yeux d'enfant et une voix chantante qui avait su résister aux rudes altérations du commandement militaire. Il avait de la foi et de la franchise. C'était un sincère. Il croyait à la Patrie de tout son cœur et se donnait tout entier à son idéal. En 1915, le général Rondony est mort d'une balle dans le cœur sur le champ de bataille. C'était la mort qu'il rêvait. Quand on tombe ainsi, je m'incline.

Or, en 1914, le colonel Rondony revenait de Chine où il avait fait toute la campagne à la tête de ses « marsouins ». Cet homme de bonne foi ne savait rien dissimuler de ses impressions. Il parlait comme il sentait, librement. Je me suis toujours dit qu'il était bien dommage qu'il ne pensât pas de même façon. Trente ans de vie militaire aux colonies n'avaient pu atteindre la pureté de son cœur. Il fallait qu'il l'eût d'une fois trépanée — et je me demande ce qu'un tel être lui devenait avec un tel tempérament s'il y eût adjoint une intelligence d'une pureté égale. Hélas ! Rondony était un patriote !

C'était au mois d'août, nous étions assis, vers la fin du jour, autour d'une de ces pierres rondes qui servent de table près des sources de la montagne. Le colonel Rondony parlait. Il y avait de la tristesse dans sa voix, mêlant sur les éclats du cuivre je ne sais quel flottement de crépe.

J'ai entendu le catholique Léon Bloy rugir contre les « prêtres ». C'était effrayant et c'était beau. Il maudissait, il blasphémait — et on le sentait sans regret. Il était supérieur à sa foi. Il la domptait.

Ce que racontait le colonel Rondony n'était qu'attristat. On le sentait navré, dégoûté et comme écrasé sous le poids même de ses confidences.

Il disait : « Un soir, on est arrivé dans un village. Quelques maisons à peine. J'avais distribué les gradés chez l'habitant et les hommes dormaient sous la tente. La maison où je m'abritais était occupée par une veuve — une brave femme de Chine qui s'était impressée de mettre les petits plats dans les grands. Afin de me faire une vraie réception de mandarin. A table nous étions huit : la mère, les quatre filles dont l'aînée avait quinze ans et la plus jeune neuf ou dix ans et deux petits garçons qui mangeaient comiquement leur riz à pleines mains sur leurs chaises hautes. Le repas fini, toute la famille en chœur me fit une escorte d'honneur jusqu'à ma chambre où tous les gosses s'extasiaient devant le drapeau du régiment qui était là à la tête de mon lit. A peine fus-je seul que j'entendis une rumeur épouvantable dans la rue. Il y avait des cris déchirants de femme, de grosses voix brutales et quelques ordres saccadés. J'ouvris la fenêtre. Il faisait très noir. Je ne comprenais pas. On frappa à ma porte. Un petit lieutenant tout pâle et tremblant de tous ses membres se présentait. C'était un frais, ému de Saint-Cyr.

« Eh bien, qu'est-ce donc ? »

« Colonel, ce sont les hommes qui veulent... qui veulent... »

« Qu'est-ce qu'ils veulent encore ? »

« Ils veulent... mon colonel... les petites filles et... les petits garçons... »

Vaguement je comprenais tout, je m'abaillai et descendis moi-même dans le village.

Voilà ce qui s'y passait : Les « marsouins » après avoir mangé et bu — au lieu de se coucher sous leurs tentes — s'étaient répandus dans le village en quête de quelques auberges à filles. N'ayant rien pu trouver ils étaient allés rôder comme des loups, autour des maisons, en quête de quelque pâture à rutiler. Sur le pas des portes quelques enfants jouaient dans la fraîcheur du soir, petits garçons et petites filles — comme chez nous, comme chez nous...

« Alors vous devinez ? Des gestes équivoques ; les cris, la fuite excitant à la poursuite et fouettant les brutes. Les marmans sortant et voyant ça... Leurs hurlements de douleur. Des coups de baïonnette et toute la saleté qui s'ensuit. Au milieu de tout ça, la complicité lâche de la plupart des gradés, l'impressionnisme de quelques rares qui avaient tenté d'empêcher ce flot d'ordure — et moi, moi devant tout ça !

« Un capitaine est venu me trouver et brusquement : « Colonel il n'y a rien à faire. Les « Marsouins » en veulent... Qu'est-ce que vous voulez ? Ce sont des mâles, foutre ! Il leur en faut et pas de bordel dans ce sale patelin, pas un bordel, c'est insensé ! Ils sont plus de mille, pensez donc ! et il n'y a que cent femmes dans tout le village... Ils veulent les gosses — qu'est-ce que vous voulez ? Colonel... faut leur donner des gosses ou demain matin, n'y aura rien de fait, ils broncheront pas et nous devons rejoindre la brigade Castelnau... Nom de Dieu, colonel, y a pas moyen. Foutez-les les gosses et qu'ils nous foutent la paix !... »

« Je ne l'écouterai plus. Les yeux clos, je me voyais encore à table comme tout à l'heure avec la bonne dame chinoise et ses quatre filles dont la plus grande avait quatorze ans et la plus petite neuf ans ; je les voyais me faisant l'escorte jusqu'à ma chambre et touchant les plis du drapeau avec émerveillement... Et je voyais tout ce qui allait se passer. Un grand

trisson me secoua et en un sursaut je criai : « Non, non, c'est dégoûtant, c'est trop écœurant tout ça. Non ! Mais, soudain, des mots se clouèrent en ma mémoire. Une phrase s'inscrivait. Les yeux fixes, comme hypnotisés, je relisais en moi-même : « Ordre du général commandant l'expédition des troupes françaises en Chine : à l'aube du 25 septembre, dirigez votre régiment vers X pour opérer votre jonction avec la brigade Castelnau. » J'étais soldat. Il me fallait obéir. Mon régiment devait partir demain matin. Mon devoir passait avant tout. Je me suis écrié de cœur et j'ai laissé faire. Ce fut une nuit d'enfer. Toute ma vie je m'en souviendrai. Ce fut ignoble... »

Un moment il se taisait, la tête basse, puis une flamme passait en son oeil — et, redressant le front, il s'écriait de sa voix redevenue de jeune homme : « Mais, trois jours après, ils se sont battus comme des braves. Les marsouins ont réparé. »

La patrie avait repris son homme. Elle le garda. Le général Rondony est mort en 1915 « afin de venger la Belgique des viols et des assassinats qu'y commirent ces sales boches ». Barbassou, en Chine, fut certainement de la colonne Rondony et dut, je n'en doute pas, s'y distinguer par son ardeur égale à charger les impubères du poids écrasant de sa virilité et les troupes de l'Empire Célèse de l'élan furibond de sa baïonnette. Ce « poilu colonial » était passé maître en l'art militaire de faire pénétrer la civilisation en toutes les terres du globe. Au pays jaune il ne fut pas un moindre héros qu'en terre noire. Il ne restait plus à Barbassou qu'à s'exercer parmi les blancs. Il espérait une guerre contre les « boches » pour le digne couronnement d'une si patriotique carrière. Les sommets de Barbassou, retour de Chine, s'agitaient de songes énormes où il se voyait, triomphant, en plein Berlin, élevant tantôt tonnes et tonnes — parmi les Hols de bière blonde et de chair blonde à s'y rouler en conquérant.

FIN



# L'Action et la Pensée des Travailleurs

## L'action de la Minorité syndicaliste

### Au Comité central

Le Comité central de la Minorité, réuni le 2 juin, a enregistré la démission de quelques camarades secrétaires pour des raisons diverses, il a ainsi reconstitué le Bureau :

Secrétaires : Courtinat, 118, boulevard de la Villette, Paris (19<sup>e</sup>), et Le Pen; secrétaires au recrutement et à la propagande : Robinet, 10, rue Dautencourt, Paris (17<sup>e</sup>); Chevalier et Chavert; trésorier : Massot, 52, boulevard de Belleville, Paris (20<sup>e</sup>).

Il est entendu que Marie Guillot continuera à assurer sa part de travail tant qu'elle restera à Paris (114, boulevard de la Villette (19<sup>e</sup>)).

**Les groupes de province.** — Marie Guillot écrit aux groupes de province pour les informer des décisions du C. C. et pour leur demander de se tenir en relations régulières avec les secrétaires (dont les adresses sont fournies) et avec le trésorier.

Prière aussi aux militants de province d'organiser les syndicalistes de leurs centres. Notre force dépend de nous, et c'est notre activité qui la développera. Que nos camarades y songent et écrivent à Courtinat ou à Robinet.

**La situation.** — La Minorité a employé son temps à se réorganiser. Elle a fait peu de bruit peut-être, mais elle a groupé une partie de ses forces. Il s'agit de continuer ce travail.

Le C. C. appelle l'attention des militants sur l'importance qu'il y a, pour la Minorité, à ce que tous les militants soutiennent la « Bataille syndicaliste » de quelque façon que ce soit (part d'ami, souscriptions, abonnements, vente au numéro). C'est notre nécessaire organe de liaison, et nous allons nous attacher à lui donner son véritable caractère d'organe non seulement de combat syndicaliste, mais aussi d'information et d'études syndicalistes.

**La situation syndicale.** — Le C. C. examinant la situation syndicale créée par les Comités d'action, réunions d'usines avec délégués de l'U. D. de la Seine et du P. C. travaillant en commun, etc., constate que la confusion politico-syndicale continue. Il maintient son point de vue et s'associe à la motion de la Seine relative aux Comités d'action (voir cette motion publiée dans le même numéro). Il s'agit pour nous, non seulement d'affirmer notre point de vue, mais de le mettre en action, ce à quoi nous allons nous employer.

**L'amnistie.** — La motion suivante est adoptée :

« Le C. C. de la Minorité syndicaliste révolutionnaire réclame une amnistie totale pour tous les condamnés des conseils de guerre et tribunaux d'exception, — déserteurs, insoumis, — pour Gaston Rolland, Jeanne Morand, Cottin, etc., et tous condamnés pour délits militaires ou politiques et faits connexes (faux états civils, etc.); réclame l'amnistie pour les révoqués des administrations et des cheminots et leur réintégration.

« Le C. C. demande au gouvernement russe la libération des prisonniers politiques, car il estime que leur emprisonnement ne se justifie pas et que leur situation dans les bagnes est aussi douloureuse que celle des prisonniers du régime bourgeois.

« Demande aux militants de la Minorité de mener dans leur milieu toute action possible en faveur de cette double cause. »

Le Secrétaire : COURTINAT.

### La minorité de la Seine

Le 30 mai 1924, à 21 heures, la Minorité de la Seine s'est réunie avenue Mathurin-Moreau.

Les délégués des Minorités étaient présents, quelques-uns étaient absents. Les délégués des syndicats minoritaires étaient absents. On décide d'envoyer des convocations pour la prochaine réunion du Comité qui aura lieu dans trois semaines (deux réunions de la Commission de travail auront lieu auparavant).

**Lettre des Jeunes syndicalistes.** — Nos jeunes camarades nous invitent à leur Congrès de la Seine qui aura lieu le 15 juin. On désigne trois camarades pour y assister : Moiney, Besnard, Marie Guillot. Ces camarades se rendront compte des vues des J. S., et ainsi la Minorité connaîtra l'état d'esprit des jeunes avant de fixer son point de vue sur la question des J. S.

**Les Comités Intersyndicaux.** — Deberge communique le texte de la lettre qu'il doit envoyer aux militants à ce propos. La réunion se tiendra le 17 juin, avenue Mathurin-Moreau, à 21 heures.

**Les Comités d'action.** — On adopte la résolution suivante que l'on donnera à la presse :

« Le Comité départemental de la M. S. R. de la Seine, à l'occasion de la formation d'un Comité d'action entre certaines organisations, la C. G. T. U. et l'U. D. de la Seine, précise de nouveau la position de la Minorité au sujet des Comités d'action :

« Les syndicalistes révolutionnaires désapprouvant la constitution de Comités d'action formés suivant l'interprétation donnée par les majoritaires à la motion de Saint-Etienne et qui ne réserve pas suffisamment l'indépendance du mouvement syndical.

« Ils signalent que ces manifestations peuvent aller jusqu'à couvrir de ridicule les représentants des groupes syndicaux, comme le montre l'exemple récent du 20<sup>e</sup> arrondissement où, sous le couvert du Comité d'action, le secrétaire de l'U. D., Raynaud, a assisté officiellement à une réunion convoquée par la 20<sup>e</sup> section du P. C. où les assistants étaient invités à faire un serment platonique sur un drapeau de la Commune.

**Les Comités d'usine.** — On adopte la première partie du travail préparatoire de la Commission du travail. On décide qu'avant de publier la partie suivante, on finira de traiter une partie, bien délimitée, et qu'on rédigera un texte d'ensemble.

Voici le texte d'ordre général adopté à cette réunion :

« Le mouvement syndical a sa philoso-

phie propre en dehors de toutes les autres conceptions politiques et philosophiques : cette philosophie se nomme le syndicalisme ; elle est le résultat de l'expérience des travailleurs sur le terrain du travail, sur le terrain de la lutte journalière contre le patronat et de la lutte sociale contre les forces d'oppression dont souffrent tous les travailleurs, quelles que soient leurs opinions.

« Le syndicalisme a pour lui une double et solide base :

« 1<sup>o</sup> La lutte des travailleurs contre l'oppression patronale dans chaque chantier, usine, bureau et autres lieux de travail, y compris le travail de la terre ;

« 2<sup>o</sup> La lutte contre l'ensemble des forces patronales oppressives ligées contre elles pour asservir l'ensemble des travailleurs, c'est-à-dire la lutte contre les forces d'oppression sociale.

« Le syndicalisme est dans l'ensemble la philosophie de la lutte corporative, économique et sociale des travailleurs.

« Mais ce n'est pas seulement une philosophie de défensive et d'offensive dans la lutte actuelle, c'est aussi une philosophie constructive.

« Nul mieux que l'ensemble des travailleurs de toutes catégories — manuels ou intellectuels — à cause de ses connaissances précises, par catégories (ce qui donne à l'ensemble plus de sûreté de vues) n'est en mesure de régler l'ensemble du travail et le fonctionnement du détail par catégories.

Nul n'est mieux placé pour percevoir avec le maximum de précision possible, et en y introduisant à mesure les modifications provenant des progrès techniques qui ont leur répercussion sur le progrès social, ce que pourra être l'organisation du travail de l'avenir et l'organisation sociale de l'avenir.

« C'est pourquoi le syndicalisme est, de par son origine même, la seule philosophie économique et sociale à base solide, mais sans rigidité, la seule qui, par essence, soit sensible à la marche du progrès tout en conservant son armature de principes.

« Considérant ainsi, et dans l'ensemble, la question sociale du point de vue syndicaliste, nous devons mener une double étude :

« L'une relative à l'organisation du travail ;

« L'autre relative à l'organisation sociale. »

### Dans les Métaux

A propos d'une idée moscovite de fusion entre Métaux et Voiture-Aviation, un article signé de Poussel ne comprend pas qu'il y ait deux syndicats chez le même patron.

C'est entendu, mais ce n'est pas un argument pour délimiter deux industries. Nous ne voulons pas discuter aujourd'hui s'il y a avantage de travail sur le bois, le cuir, le verre, le caoutchouc, etc., que sur le métal, et s'il est bien utile pour le prolétariat d'appeler le tout industrie des métaux. Des militants plus qualifiés que Poussel et ses inspirateurs pourront mettre la chose au point.

Retenons seulement l'idée malsaine de l'article paru sous la signature de Poussel. Il ne faut qu'un syndicat chez le même patron.

Très bien, très bien ! Et alors, si les ouvriers d'opinions différentes du même patron doivent être tous au même syndicat, il ne faut pas que le syndicat soit sous la tutelle d'un parti politique, autrement c'est permettre à tous les partis politiques de constituer chacun leur syndicat.

Et il ne faut pas non plus que l'on constitue à côté du syndicat une cellule électorale et politique qui ait la prétention de faire la besogne du syndicat.

Un seul syndicat par patron, voilà le salut !

Les rongeurs qui sont en tête des syndicats des Métaux et de la Voiture-Aviation ont le culot de faire appel aux copains qui sont dans les ateliers, afin de « faire un effort maximum » pour taper les ouvriers, car il leur faut, aux frangements d'ici peu, une forte encaisse, soit-disant pour la caisse de grève.

Les ouvriers de la métallurgie ne sont pas adversaires de la solidarité et de la prévoyance pour les luttes à soutenir contre le patronat. Mais ils n'ont plus confiance aux tisseurs professionnels qui ne pensent, sous le manteau de la propagande, qu'à assurer la continuation de leur sinécure.

Les ouvriers parisiens n'ont pas encore compris qu'en ayant 30.000 francs en caisse, on ait refusé un prêt de 5.000 francs aux grévistes stéphanois. Que sont devenus ces 30.000 francs ramassés pour les grévistes ?

Ont-ils été rongés par les rats de la permanence qui deviennent de plus en plus nombreux et gourmands ? Ont-ils été employés à payer les frais de voyage de certains perroquets qui, partis pour propagande syndicale aux frais des syndiqués, ont pris part à la foire électorale.

A force d'être trompés et détournés, les ouvriers ne marchent plus derrière les politiciens. En attendant l'unité, les travailleurs feront le nécessaire entre eux, à l'usine, pour la solidarité et pour la lutte à mener. — Le Régulier.

**La Minorité des Métaux.** — Dans sa réunion du 26 mai 1924, la Minorité des Métaux a discuté sur la création d'un groupe d'études syndicalistes, et elle a envisagé sa position au sein du Syndicat Unitaire des Métaux.

Le Bureau a été ainsi formé : Secrétaire-trésorier provisoire, Togny Albert; délégués au C. D. de la Minorité, Garin, Basset.

Après un échange de vues, il a été décidé de convoquer les Minoritaires à l'ass. hebdomadaire de la Minorité qui aura lieu le mercredi 11 juin 1924.

Ordre du jour : l'attitude à prendre à l'assemblée générale du 14 juin.

Présence indispensable de tous.

Nous invitons tout particulièrement les Minoritaires qui n'ont pas eu de devoir re-

prendre leur carte 1924 aux Métaux unitaires.

Le lieu de la réunion sera indiqué ultérieurement.

Le Secrétaire : A. TOGNY.

### Dans les P.T.T.

La Minorité syndicaliste révolutionnaire des P. T. T. s'est réunie le samedi 31 mai.

Le bureau national a fait part de la correspondance envoyée et reçue de province. Malgré la circulaire fédérale, les camarades sont décidés à œuvrer pour le triomphe du syndicalisme et sont enthousiastes à l'idée du lancement d'un organe minoritaire.

La deuxième circulaire de la Minorité est lue et approuvée.

En l'absence du trésorier, excusé, Peytaud recueille le montant des nouvelles adhésions et les versements des amis du journal. Le montant de ces versements va permettre incessamment la parution du premier numéro. Encore un petit effort !

Un échange de vues a lieu sur la question de l'unité syndicale, et la résolution suivante est adoptée à l'unanimité, pour situer la position de la Minorité des P.T.T. en face des polémiques lancées par les deux Bureaux fédéraux, réformiste et communiste :

« La Minorité S. R. des P. T. T. de la Seine déclare qu'elle continue à être d'accord avec la position prise par l'ancien Bureau fédéral, sur la question de l'unité.

« Elle déclare que si l'ancien Bureau fédéral a toujours tenu ses mandats sur cette question de l'unité de la C. E. communis, il n'a jamais obéi aux injonctions des communistes.

« La Minorité constate que de part et d'autre les préoccupations politiques empêchent certains militants d'œuvrer pour l'unité syndicale, et que celle-ci sera facilitée lorsque l'indépendance du syndicalisme sera défendue et respectée. »

Après discussion, le Bureau départemental est fermement mandaté pour mener dans la Section de la Seine une action énergique en faveur de la réalisation d'un vœu du Congrès fédéral : la modification des statuts de la Section, pour que tous les adhérents puissent participer à la vie de la Section, et pour maintenir l'unité dans son sein.

Une nouvelle réunion est envisagée pour une date rapprochée.

En somme, un bon travail, et un travail sérieux, a été fait.

### Aux Coiffeurs minoritaires

Un pressant appel est fait aux camarades de la minorité pour qu'ils assistent tous à la réunion qui aura lieu ce soir à 9 heures précises à la Bourse du travail, 4<sup>e</sup> étage, bureau 14.

Nous prions ardemment les militants qui ont quitté le syndicat d'assister à la réunion afin de faire le regroupement actif des vrais syndicalistes.

Nous comptons sur tous.

Le Secrétaire : Ed. LAUNOY.

### Les grèves

Les moulins de la maison Debar. — Les camarades grévistes de la maison Debar sont toujours sur la brèche, animés comme le premier jour du même élan. Déçus qu'ils sont de vaincre, les défillements dans leurs rangs ne sauraient se produire. Les encouragements moraux et pécuniaires ne d'intimidation employés par le patron aux leur font pas défaut. Malgré les moyens abois, rien ne pourra entamer la ténacité qu'ils emploient à faire triompher leurs revendications.

Une lettre individuelle envoyée à chaque camarade dans un but d'intimidation n'a pas produit l'effet que l'on escomptait. Le patron en est pour ses frais de timbres.

Chez les travailleurs de la pierre. — (Mise à l'index). — Les ouvriers de la société Dejean et Cie, chantier de taille de pierre rue Mme de Sanzillon à Clichy, ayant mis en application les décisions prises à la réunion de vendredi se sont vu remier.

En conséquence la maison est à l'interdit. Aucun camarade ne doit s'y présenter sans que satisfaction soit obtenue. Nous comptons sur la solidarité de tous.

Le Secrétaire : J. BLOIS.

Cordiers de Courbevoie. — La direction de la Corderie centrale n'offrant qu'une augmentation horaire de 10 centimes alors que les ouvriers en réclament 40, ces derniers se sont mis en grève.

Dockers de Saint-Malo. — Après cinq jours de grève, les différentes catégories du port ont obtenu des augmentations assez importantes, dont la moyenne journalière est de 2 à 3 francs.

### Il faut réintégrer

Le Syndicat des Membres de l'Enseignement laïque de la Seine vient d'adresser à tous les élus du département, appartenant aux partis de gauche, la lettre suivante : « Le gouvernement va être appelé à statuer sur un projet de large amnistie.

« Au cours de la récente campagne électorale votre parti a fait des déclarations très nettes à ce sujet.

« Nous venons donc vous prier de vouloir bien agir de telle sorte que satisfaction soit accordée aux membres de l'enseignement révoqués pour délit d'opinion ou en raison de leur action syndicale.

Notre groupement en compte sept : Hélène Brion, institutrice ; Marthe Bigot, institutrice ; Lucie Colliard, institutrice ; A. Treint, instituteur ; R. Lorient, instituteur ; L. Vernochet, professeur ; P. Berthelin, instituteur.

Nous estimons que ces maîtres doivent être non seulement réintégrés, mais, qu'en outre, ils doivent prendre dans le classement du personnel la place qu'ils auraient s'ils n'avaient pas été frappés.

Ils n'ont pas démerité.

C'est donc une question de simple justice.

### Les hauts salaires ne vont pas aux ouvriers

Alors que l'on refuse des augmentations dérisoires de quelques sous de l'heure à des ouvriers qui touchent un gain insuffisant pour vivre, notre République bourgeoise est généreuse jusqu'à la prodigalité en faveur des préparateurs de guerre (industrie de la diplomatie).

Sous prétexte de la hausse des changes, nos agents diplomatiques à l'étranger ne parviennent plus « à soutenir leur rang » avec les sommes qui leur étaient allouées. Cela ne pouvait plus durer.

Aussi un décret vient de prescrire que les frais de représentation seraient augmentés et portés aux sommes à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1924 :

Berlin, de 200.000 à 240.000 francs ; Rome (Quirinal), de 200.000 à 215.000 francs ; Rome (Saint-Siège), de 75.000 à 100.000 francs ; Athènes, de 50.000 à 60.000 francs ; Belgrade, de 75.000 à 85.000 francs ; Budapest, de 60.000 à 70.000 francs ; Caboul, de 32.000 à 45.000 francs ; Copenhague, de 50.000 à 60.000 francs ; Helsingfors, de 60.000 à 70.000 francs ; Lisbonne, de 38.000 à 45.000 francs ; Prague, de 100.000 à 115.000 francs ; Reval, de 60.000 à 70.000 francs ; Riga, de 60.000 à 70.000 francs ; Sofia, de 44.000 à 56.000 francs ; Stockholm, de 78.000 à 88.000 francs ; Varsovie, de 100.000 à 120.000 francs ; Vienne, de 70.000 à 83.000 francs.

De plus, les taux d'indemnités pour frais d'établissement et d'installation des agents diplomatiques et consulaires sont augmentés de 50 % à partir de la même date.

L'Etat-patron est intraitable vis-à-vis des fonctionnaires, des instituteurs, des petits fonctionnaires. Il n'a pas d'argent pour ses modestes travailleurs. Il n'en a que pour les ambassadeurs, les maréchaux, les inutiles et criminels dirigeants.

Balzac avait bien raison de dire que le budget est un arrosoir qui se répand surtout sur les mauvaises plantes.

### Aux Charpentiers en fer

Assemblée générale extraordinaire vendredi 6 juin, à 18 heures, avenue Mathurin-Moreau.

Camarades,

Vous devez d'assister tous à cette réunion. Des questions d'une grande importance y seront discutées. Tous les ferailleurs syndiqués ou non doivent désertier les chantiers vendredi à 4 h. 30, pour se rendre nombreux à l'appel du Syndicat. Que chaque militant fasse autour de lui la propagande nécessaire pour la réussite de cette réunion, qui par ses résultats doit rendre l'organisation de la ferraille ce qu'elle était avant guerre.

Tous à la réunion ! Vive le Syndicat !

Pour le Conseil : E. TOUSSAINT.

### Aux Jeunes du Bâtiment

GRANDE BALADE pour les Fêtes de la Pentecôte

Le camarade Salvator fera une conférence avec le concours du camarade Don Bosco et de chansonniers révolutionnaires. Les camarades sont cordialement invités à participer à cette fête.

Prendre le train à la gare de Lyon et descendre à Montgeron.

### Communiqués syndicaux

Fumistes (Offre d'emploi). — Demande de fumagistes fumistes, monteurs en chauffage et aides. S'adresser Bourse du Travail, bureau 23, 4<sup>e</sup> étage, de 18 heures à 19 heures.

Jeunes syndicalistes de la Seine. — Afin de rendre effective la camaraderie qui doit exister entre les jeunes et pour mieux nous connaître entre nous, la Fédération invite tous les jeunes syndicalistes et sympathisants à prendre part à la balade organisée par la Jeunesse syndicaliste du Bâtiment.

Aujourd'hui, réunion de la Commission du Congrès, rue Cambonne. Questions diverses.

Construction et Entretien des Moyens de transport et Parties similaires. — Samedi, à 20 h. 30, au siège, 18 rue Cambonne, assemblée générale, où sera discutée la nouvelle orientation syndicale.

Que tous les camarades sympathisants viennent nombreux, pour plusieurs communications intéressantes.

Doreurs sur Bois. — Réunion du Conseil aujourd'hui, à 20 h. 30, Bourse du Travail, salle des Commissions, 4<sup>e</sup> étage.

La présence de tous les camarades est indispensable, l'ordre du jour étant très important.

Machinistes et Accessoires de Paris. — Ce soir, à 18 heures précises, bureau 30, Bourse du Travail, 3<sup>e</sup> étage, Conseil syndical. Présence indispensable.

### DANS LE S.U.B.

MAÇONNERIE-PIERRE. — Les camarades sont avisés qu'ils peuvent passer à la Bourse pour prendre les tracts pour l'assemblée générale du 8 juin.

CONSEIL GENERAL ce soir, à 18 heures, bureaux 13 et 14.

JEUNESSE SYNDICALISTE DU BATIMENT. — Dimanche, grande balade champêtre dans la forêt de Sénart.

Concours des chansonniers révolutionnaires ; Causerie par Salvator.

Prendre le train à la gare de Lyon à 7 h. 34, 8 h. 16, 9 h. 22 et descendre à Montgeron.

Travailleurs. — Réunion du Conseil ce soir, à 17 h. 30, salle des Commissions, Bourse du Travail, 4<sup>e</sup> étage.

Les camarades désirant collaborer à l'administration du Syndicat (fonctions rétribuées ou non rétribuées), sont avisés qu'un livre aux fins d'inscription est à leur disposition, au siège de l'organisation, jusqu'au samedi 28 juin à 18 h. inclus.

Les camarades travaillant sur les chantiers et n'ayant pas encore fait de collecte en faveur de la veuve Lestrade et de ses orphelins sont avisés que les listes seront définitivement closes samedi prochain, à 18 heures.

Les délégués de chantiers sont priés de passer au siège de l'organisation le plus tôt possible. Urgent.

Pour pallier au chômage qui sévit à l'heure présente dans notre corporation, il faut absolument que des groupes de chômeurs se concentrent pour, ensuite, parcourir les chantiers indiqués et s'imposer au travail.

### La Vie de l'Union Anarchiste

#### Note de l'Administration

Nous rappelons à nos amis qu'il est indispensable de nous indiquer sur le talon de leurs chèques postaux et de leurs mandats cartes, à quel service ils adressent leur argent et de préciser lorsqu'il s'agit d'un rattachement.

#### Paris et Banlieue

Groupe des 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup>. — Ce soir, à 20 h. 30, causerie par Suzanne Lévy.

Groupe du 20<sup>e</sup>. — Ce soir, à 20 h. 30, 38, boulevard de Belleville, au « Faisan-Doré », réunion du Groupe, Causerie par le camarade Couvstier. Sujet traité : « Les Bagnes d'enfants ». Appel est fait aux camarades et sympathisants.

Jeunesse anarchiste. — Réunion demain soir de tous les camarades. Une causerie par Lunano sur « le Végétalisme » terminera la soirée. Invitation à tous.

Groupe d'Etudes sociales de Saint-Denis. — Pour la balade de dimanche prochain, rendez-vous à la gare de Saint-Denis, à 7 heures, pour Ecouen. Les retardataires pourront prendre 8 h. 33 ; on les attendra à la gare d'Ecouen. Invitation cordiale à tous. Apporter musique et provisions.

#### Province

Groupe libertaire de Bordeaux. — Les copains, sont priés de venir ce soir, à 20 h. 30, au bar de la Bourse, pour les affiches au sujet du meeting du 11 juin. Que tous soient présents demain au bar des Sports, place des Augustins, dernière réunion avant le meeting. Les camarades et sympathisants sont priés de venir nombreux pour prendre les dernières dispositions.

Groupe libertaire de Romans. — Les copains du Groupe et les sympathisants sont invités à la réunion du Groupe qui aura lieu samedi. Sujet : Conférence Chazoff (au siège habituel, 30, place Jacquemart).

Groupe libertaire de Trélat. — Le Groupe se réunira dimanche, salle de la Maréchale, à 9 h. 30. Appel est fait à tous les copains, ainsi qu'à leurs lecteurs du « Libertaire ».

Que tous les copains fassent leur possible pour être à l'heure.

Discussion et organisation de causerie ; Versement de la thune pour le « Libertaire ». Les camarades qui ont des livres de la bibliothèque sont priés de les apporter.

Groupe d'Onnaing. — Réunion lundi prochain, à 18 heures, chez François-Achille, rue Voltaire, 38, à Onnaing.

Groupe libertaire du Havre. — Demain, réunion de tous les copains pour les derniers préparatifs du meeting en faveur de l'amnistie, collage d'affiches, etc.

Soyons tous à 20 h. 30 à Franklin.

#### Communications diverses

Club du Faubourg. — Ce soir, grande séance d'actualité présidée par Léo Poldès au théâtre de la Fourmi, 10, boulevard Barbès : 1. à 20 h. 30 précises, Accambray, député de l'Aisne, exposera : « Le Cas Millardet ; pourquoi il faut l'expulser de l'Elysée 1 » ; 2. débat sur « le Cadeau de l'abbé Vollet » ; la photographie à Paris ; doit-on jeter les affiches immorales ? ; 3. débat sur « les Femmes mariées sont-elles des esclaves ? ».

Déjà inscrits : Laure-Brun, conseil juridique ; Marguerite Guépet ; Berthe Gassel ; Gladys Spitzer ; Thérèse Delamour ; Alice Pascazio ; Jane Corbier, etc.

Groupe « Terre et Liberté » de Reims. — Réunion des copains et amis du « Libertaire », dimanche prochain, à 9 heures précises, 13, boulevard de la Paix.

Apporter ou faire parvenir les thunes.

Foyer végétarien. — A l'occasion des prochains jours de fête (8 et 9 juin), nous organisons une balade avec camping, au bord de la Marne, à Chelles-Gournay.

On couchera sur le terrain samedi et dimanche soir. Prière de se munir de couvertures et tous autres matériels de campement.

Pour se rendre au lieu de la balade, prendre le train à la gare de l'Est ou les tramways à la porte de Vincennes pour Chelles-Gournay. En y arrivant, descendre sur la berge gauche de la Marne, direction de Paris, jusqu'à six cents mètres environ du pont de Gournay.

Ce soir, à 20 h. 30, réunion publique des Bons-Templiers.

« La Lutte contre la décadence de l'enfant », par scmr Ruelh, instituteur.

#### LA REVISTA BLANCA

Sommaire du numéro 25

El Hombre y la Tierra (capítulo II) (Eliseo Recas). — Nuestras Ideas ante la Naturaleza (Federico Urales). — Alrededor de la Diplomacia y de la Política alemanas (Rudolf Sharfstein). — Cronica científica (Arthur Douglas Smith). — El Horror de matar (Federico Montseny). — Elementos del Pueblo (Soledad Guss). — La Literatura española (Augusto de Moncada). — Divulgaciones históricas (Alejandro y Diogenes) (M. Soriano de Numancia). — Nuestro Universo (Adrian del Valle). — Cronica argentina (Pierre Quiroulet). — Curiosidades históricas y científicas (El Bachiller de Salamanca). — El Último Quijote (novela de Federico Urales). — Cuatro Palabras : lecturas, comentarios, La que Alumbra cierta estalua. Rodando por el mundo (Hipatie). — Las Maniobras comunistas. — Noticias editoriales. — La Influencia del ambiente (J. Rodriguez). — Dia de Salud. — Papel recibido.

Trois mois : 10 fr. ; six mois : 20 fr. ; un an : 35 fr. — Sardanola del Vallès, Barcelona (Espana).

#### PETITE CORRESPONDANCE

F. L. Lilas. — Vendredi Charlemagne, 16.

Notre camarade Jeanne Meunier remer